Master Negative
Storage Number

OCI00088.05

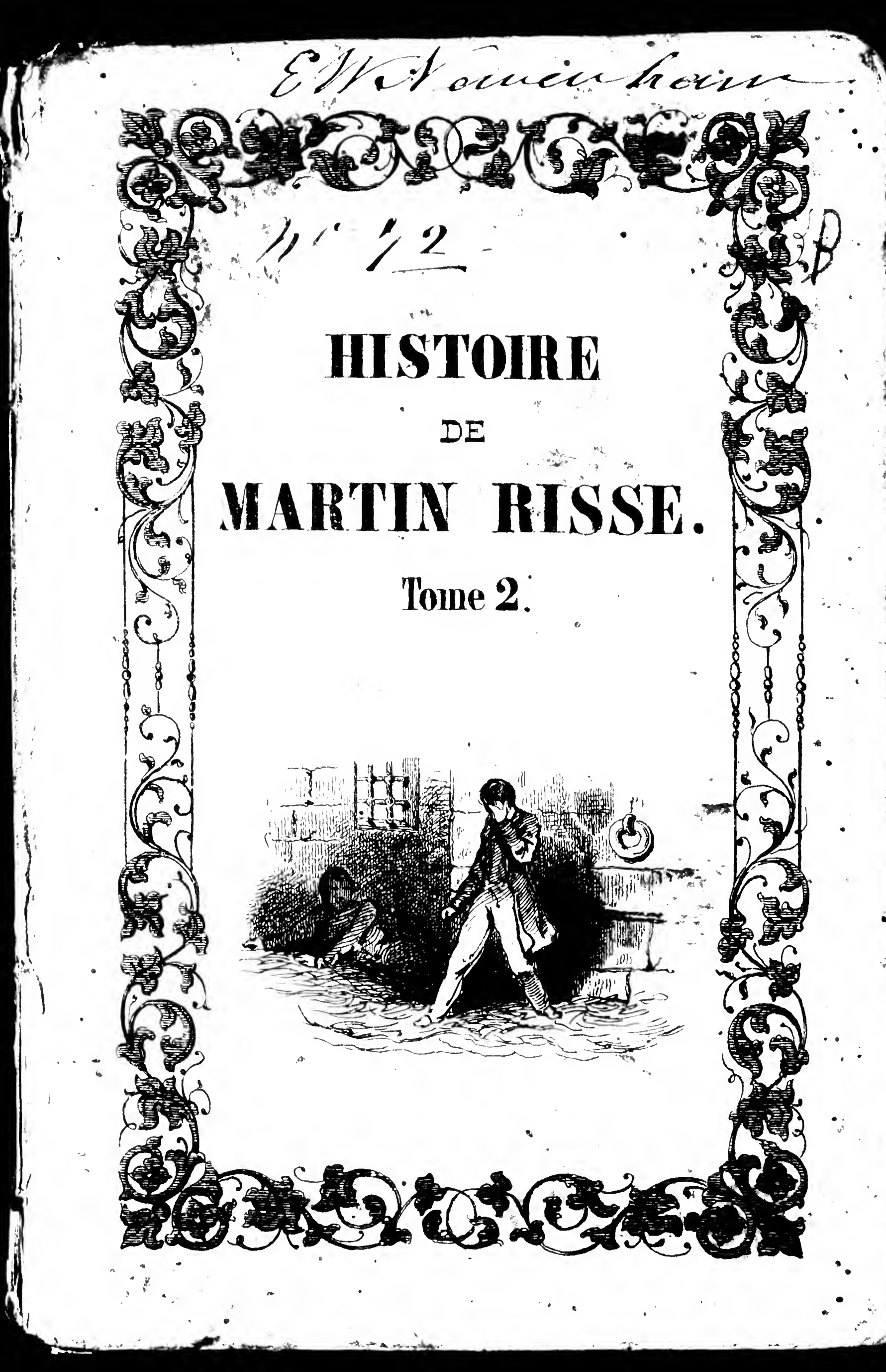
Risse, Martin

Histoire de Martin Risse

[France]

1844

Reel: 88 Title: 5



HISTOIRE

DE

MARTIN RISSE.

Tome 2.

20

HISTOIRE

DE

MARTIN RISSE.

Se vend aussi :

PARIS : Marc-Aurel frères, rue Saint-Honoré, 158.
TOULOUSE, VALENCE, NISMES : Marc-Aurel frères.
GENÈVE : V.e Beroud et Sus. Guers. — Kauffmann.
LAUSANNE : Marc Ducloux.
NEUCHATEL : J. P. Michaud.
FRANCFORT S/M. : H. Zimmer.

STRASBOURG, de l'imprimerie de V.e Berger-Levrault.



Lithographie de Vve Lecrault. Page 60.



Racontée par lui-même.

Tome 2.



STRASBOURG,

chez Ve LEVRAULT, rue des Juifs, 33.

1844.

HISTOIRE

DE

MARTIN RISSE,

Racontée par lui-même.

TOME SECOND.



STRASBOURG,
Chez V.e Levrault, rue des Juifs, 33.
PARIS,
A son dépôt général, chez P. BERTRAND, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, 38,
Et chez L. R. Delay, rue Tronchet, 2.
1844.

HISTOIRE

DE

MARTIN RISSE,

Racontée par lui-même.

Quand je fus revenu à moi, le nom de Marie fut le premier que je prononçai : Marie ! m'écriai-je, je ne vous reverrai donc plus !

Alors une voix faible me répondit en allemand : „Nous ne sortirons probablement plus d'ici ; il y a deux jours, autant que je puis me le rappeler, que je suis étendu sur cette paille sans qu'on m'ait donné la moindre nourriture ; mes camarades ont été tués, parce qu'ils se sont défendus.“ A ces mots, le frisson du désespoir parcourut mes membres. Mon malheur était grand, j'ignorais quelle serait sa durée ; je me désolais, je me lamentais et je ne trouvais rien en moi, ni autour de moi, qui

pût apporter quelque consolation à mon infortune. Si j'eusse été vraiment chrétien, si j'eusse connu et aimé le Sauveur, mon sort eût été bien différent. Au lieu de me désespérer, j'aurais remis avec confiance le soin de mon avenir entre les mains de Celui dont la puissance a fait tomber les chaînes qui retenaient ses disciples en prison. Je me serais souvenu de la captivité de S. Paul, la mienne en aurait été adoucie; en un mot j'aurais prié au lieu de pleurer, et le Seigneur m'aurait rendu vraiment libre au milieu de mon cachot. Mais il n'en était pas ainsi. „Tout est perdu, tout est fini! m'écriai-je; oh! combien j'ai été crédule quand je me suis imaginé un instant que le voyage de Médemblik serait pour mon bien! Ma répugnance pour le départ n'était-elle pas un pressentiment de l'horreur de ma situation actuelle?«

J'entendis enfin marcher au-dessus de nos têtes; puis on ouvrit une trappe par laquelle je vis avec effroi plusieurs hommes armés descendre dans notre cachot au moyen d'une échelle. Ils me chargèrent de

chaînes, sans que j'essayasse de faire la moindre résistance, tellement j'étais étourdi par tout ce qui venait de se passer. Ils me tirèrent ensuite hors du caveau, avec mon malheureux compagnon, qui était un ouvrier allemand, comme je l'appris plus tard. On nous donna de la nourriture qu'il dévora avidement, tandis que je la dédaignai. Ces bandits me dépouillèrent de ma montre, de mon argent, et échangèrent mes habits contre un costume de matelot. Je pus conserver le petit livre de mon père, auquel ils n'attachaient aucun prix. Je reconnus alors que j'étais tombé entre les mains de gens qui allaient me vendre pour le service de la marine. L'idée d'un pareil sort me désespéra. J'eus d'abord recours aux menaces, puis aux promesses et aux prières.

Je leur fis connaître mon nom, ma position avantageuse à Amsterdam, mes amis, mes puissants protecteurs, M. de Ruyter; je leur parlai des conséquences terribles que pourrait avoir pour eux ma disparition subite; enfin je leur offris une somme

considérable pour ma rançon : ils furent inexorables. „L'argent qui ne peut être compté devant nos yeux, me dirent-ils, n'a point de valeur pour nous. Où irions-nous toucher ta rançon? dans une prison, ou sur une potence?“ Ils me traînèrent jusqu'au bord de la mer et me jetèrent dans un canot.

Quand nous quittâmes le rivage, il faisait encore nuit et la mer était houleuse. Dieu veuille me pardonner ma faiblesse dans ce moment où mon âme était en proie aux idées les plus sombres : je désirais la mort, j'aurais voulu être englouti par les flots.

Je fus vendu à un vaisseau français qui s'était approché de nos côtes à la faveur d'un pavillon neutre. Quand on nous eut embarqués avec dix autres victimes aussi malheureuses que moi, amenées par un autre canot, le bâtiment leva l'ancre, et, profitant du vent qui soufflait alors, s'éloigna rapidement pour atteindre la pleine mer.

Il existe un degré de félicité et de joie qui nous transporte dans la région des

songes; de même, un certain degré de souffrances morales nous plonge dans un assoupissement qui a quelque analogie avec les rêves.

J'avais à peine conscience de mes actions lorsqu'il fallut me faire matelot, et je ne me prêtais que machinalement à ce service. N'ayant point fait attention à la succession des jours et des nuits, je ne pourrais dire en combien de temps nous arrivâmes à Bordeaux, où l'on ne s'arrêta que quelques heures. Je voulus profiter de cette courte halte pour informer M. de Ruyter de mon malheur. Je suppliai en conséquence mes chefs de m'accorder la permission de lui écrire à la hâte quelques lignes; mais ma demande fut repoussée; il fallut me résigner, me taire et repartir sans avoir donné signe de vie à mes amis.

Quand nous eûmes regagné la haute mer, j'appris que nous allions aux Indes orientales. Notre vaisseau avait quarante canons; il était bien approvisionné; mais un bon médecin lui manquait. On avait engagé, pour remplir ces fonctions, je ne

sais dans quel village de Flandre, un homme qui, dans nos pharmacies actuelles, eût à peine été capable d'être garçon-pileur; tandis qu'il devait nous servir tout à la fois de pharmacien et de médecin. Le chirurgien du vaisseau était un jeune homme, ayant beaucoup plus de capacités. Je lui manifestai mon étonnement sur l'ignorance du médecin, qui venait de préparer, pour le capitaine, un remède dont les ingrédients formaient un amalgame si absurde que l'odeur seule suffit pour m'en faire connaître l'inutilité. Je le désapprouvai encore dans une autre circonstance, où il ne traita pas mieux un matelot affecté de la fièvre. Bientôt tout l'équipage sut que j'étais médecin.

Un calme prolongé et l'état de notre provision d'eau, qui commençait à se corrompre, nous amenèrent la maladie qui sévit souvent sur mer, particulièrement dans les parages où nous nous trouvions, car nous approchions de la ligne : le scorbut se manifesta parmi nous. Le capitaine en fut atteint le premier; il était le

plus à plaindre, étant père de famille, et les pleurs de sa femme et de ses enfants l'affligeant beaucoup. Comme il avait peu de confiance en son docteur attitré, il me fit appeler et me demanda si j'étais réellement médecin et si j'avais fait de bonnes études. Je lui répondis que j'avais obtenu le grade de docteur à l'université de Leyde, et que j'avais remporté un prix dans un concours. „Entreprendriez-vous, ajouta-t-il, mon traitement, et auriez-vous l'espoir de me guérir?“ Je lui dis que s'il voulait m'accorder toute sa confiance et suivre exactement le régime que je lui prescrirais, j'étais presque sûr de sa guérison. L'inspection du teint et des traits de son visage avait suffi pour me donner cette assurance. Il ordonna alors à son lieutenant de me conduire à la pharmacie, où j'eus la permission d'agir avec une entière liberté.

Le soi-disant docteur murmura de voir un simple matelot s'immiscer dans ses fonctions et lui être préféré. Mais il s'aperçut à ma manière d'opérer, que je n'étais pas un charlatan, et il finit par se taire.

Bientôt le capitaine recouvra la santé et reparut sur le pont. Dès lors chaque malade voulut être traité par moi. Ayant eu le bonheur de les sauver tous, je fus dispensé du pénible service de matelot, et nommé médecin en chef de l'équipage; la pharmacie fut entièrement placée sous ma surveillance. Mon rival voulut d'abord s'y opposer; mais comme on lui garantit, pour toute la durée du voyage, le salaire qui lui était alloué dans son engagement, il se résigna enfin et m'abandonna ses titres et son pouvoir.

Mon sort était ainsi devenu plus supportable; mais mon cœur souffrait toujours : je ne pouvais oublier Marie ni ses parents. Je confiai mes peines au lieutenant, auprès duquel je trouvais toujours beaucoup de sensibilité et de compassion. Il me plaignit sincèrement, mais que pouvait-il faire, sinon m'engager à prendre patience jusqu'au terme de notre voyage?

Au bout de quelques mois d'une navigation assez heureuse, nous arrivâmes à Madagascar, où nous nous arrêtâmes pour

renouveler notre provision d'eau. Le capitaine et la plupart des hommes de l'équipage n'avaient encore jamais abordé dans cette île. On essaya d'entrer dans une baie; mais les difficultés qu'on rencontra nous obligèrent de jeter l'ancre à une assez grande distance de la côte, dont nous ne pûmes approcher qu'en chaloupe.

Nous avions déjà rempli presque tous nos tonneaux, et acheté des fruits et de la volaille, lorsque le capitaine, le lieutenant et une grande partie de l'équipage, cédèrent à leur désir de descendre encore à terre avant de partir. Nous nous abandonnions à une sécurité complète, car la France possédait plusieurs stations sur cette côte. Il est vrai qu'elles étaient assez éloignées du lieu de notre débarquement, et cela aurait dû nous rendre plus circonspects. Ma curiosité fut particulièrement excitée par des plantes et des arbres que je n'avais jamais vus. Je suivais les bords d'une rivière poissonneuse en m'enfonçant dans un bois où une riche végétation exhalait des parfums délicieux et ravivait mes sens,

lorsque je fus arraché à ces douces impressions par plusieurs coups de fusil et des cris tumultueux qui venaient du point d'où j'étais parti. Je revins aussitôt sur mes pas, et je fus témoin d'une lutte meurtrière entre nos gens et les indigènes, dix fois plus nombreux. Déjà plusieurs des nôtres avaient succombé. J'appris plus tard du capitaine que cette rixe avait eu lieu par la faute de nos matelots, qui avaient tué, d'un coup de fusil, un vieux chef en grande vénération chez les Madécasses.

Peu de nos gens étaient armés, et ceux qui se défendaient encore, devaient être bientôt accablés par le nombre. Je vis bien qu'il fallait choisir entre la mort et la fuite. Je rentrai donc dans la forêt, et je regagnai le rivage à un endroit éloigné du théâtre de la lutte.

Je trouvai notre capitaine détachant une nacelle appartenant aux insulaires. Une rame nous mit à même de nous éloigner, et d'échapper à la fureur de nos ennemis qui débouchaient de la forêt, armés de flèches, de massues, de haches et même de fusils,

enlevés à ceux de nos matelots qui avaient succombé dans la lutte. Si ces fusils avaient encore été chargés, ou si les sauvages avaient su les charger de nouveau, nous aurions couru de grands dangers. Mais aucune balle ne fut tirée, et les flèches ne pouvaient plus nous atteindre. Nous fûmes malheureusement surpris par la nuit avant d'avoir pu rejoindre le vaisseau; et notre frêle esquif fut poussé par le vent dans une direction tout à fait opposée. Le lendemain, lorsque le soleil vint éclairer la surface des eaux, un spectacle désespérant s'offrit à nos yeux: nous aperçûmes notre vaisseau à une grande distance, voguant à pleines voiles vers le nord-est, tandis que les brisants nous en éloignaient de plus en plus.

Il paraît que l'absence du capitaine, et la mort du lieutenant qui avait péri dans le combat, avaient déterminé le reste de l'équipage à s'emparer du vaisseau, qui fit plus tard naufrage; car on n'en a plus entendu parler. Je ne vis pas avec indifférence le sort dont j'étais menacé; mais le capitaine était encore bien plus à plaindre

puisque sa femme et ses enfants étaient emportés par le vaisseau qui fuyait devant nous. Quand il l'eut perdu de vue, il s'abandonna au plus violent désespoir, s'arracha les cheveux, poussa des cris déchirants et ne voulut plus toucher à la rame, ni faire le moindre effort pour notre salut. Je l'engageai à reprendre courage, en lui faisant observer que le seul moyen de revoir sa famille, était de continuer aussi bien que possible notre route vers les Indes; que d'ailleurs nous pourrions rencontrer quelque bâtiment européen. La mort, dans tous les cas, arriverait assez tôt pour nous.

Un nouveau malheur vint se joindre à nos angoisses : nous n'avions point de vivres. Un morceau de biscuit et un petit flacon de vin, que j'avais par hasard dans ma poche, soutinrent pendant deux jours nos forces épuisées par un travail très-pénible. Mais bientôt notre faiblesse et notre découragement furent tels, que nous nous étendîmes sans mouvement au fond de l'esquif. Nous serions infailli-

blement morts d'inanition, s'il n'était survenu un vent impétueux qui nous poussa vers un groupe d'îles (les Amirantes), et nous lança sur un banc de sable.

Il est évident que Dieu veilla sur nous dans cette circonstance; car sans sa main puissante, notre frêle embarcation eût été brisée contre les nombreux rochers dont cette mer est parsemée. L'aspect de la terre ferme nous rendit quelque force. Nous nous levâmes pour entrer dans l'île à laquelle touchait le banc de sable.

La faim et la soif nous tourmentaient encore plus que la fatigue. Nous trouvâmes dans un bois une eau dormante, mais du moins potable. Près de là nous découvrîmes une quantité considérable d'œufs de tortue enfouis dans le sable. Après le jeûne long et rigoureux que nous venions de supporter, je ne bus d'abord que peu d'eau et ne pris que très-peu de nourriture. Je conseillai à mon compagnon la même sobriété; mais il céda plus volontiers à son appétit dévorant qu'aux conseils de la raison : il mangea de ces œufs,

avec tant d'excès, qu'ils devinrent un poison pour lui, et qu'il fut obligé d'avoir recours à mon art.

C'était un grand embarras dans une détresse si générale. Comment lui donner tous les secours nécessaires? Où trouver des remèdes? Malgré ma grande faiblesse j'essayai de découvrir quelques herbes salutaires, et mes recherches ne furent point vaines. Au milieu de cette végétation si différente de la nôtre, je reconnus des plantes médicinales, et je parvins à procurer du soulagement à mon ami malade. Bientôt mes forces furent rétablies, et je pus parcourir une partie de l'île. Je n'y remarquai aucune trace d'êtres humains, ni de mammifères; mais j'y trouvai des tortues d'une dimension extraordinaire et des oiseaux de plusieurs espèces, principalement des oiseaux aquatiques, qui venaient construire leurs nids dans les fentes des rochers.

L'île était ombragée en partie par des cocotiers d'une grande hauteur. Il y en avait d'une espèce particulière, dont le

fruit, appelé coco de mer, ressemble à deux grosses noix réunies, et paraît rarement dans les musées d'Europe.

Je trouvai quelques-uns de ces fruits dans un parfait état de maturité; d'autres, à moitié mûrs, renfermaient un suc laiteux aussi agréable au goût que bienfaisant pour les malades. Dès cette première excursion, je rapportai au capitaine une noix de coco très-juteuse qu'il mangea avec grand plaisir. Ses forces revinrent peu à peu; mais un autre mal, plus affligeant que le premier, se manifestait chez lui : c'était les symptômes alarmants de l'aliénation mentale. Cet état pouvait être la suite de sa maladie et de ses souffrances morales. Quelle perspective pour moi, de vivre seul avec un fou dans une île ignorée!

J'employai tous les moyens pour combattre le mal dès le principe. Je tâchais de chasser ses idées bizarres, en lui offrant des images entièrement opposées, tout en feignant de céder à ses fantaisies. J'éloignais aussi de lui les œufs de tortue et lui conseillai de préférer les noix de coco, pen-

sant que le régime végétal lui serait plus salutaire. Mais son état empirait chaque jour, et toutes mes bonnes intentions étaient mal interprétées. Il fut à la fin obsédé d'une idée fixe bien dangereuse pour moi : il s'imaginait que je retenais dans les fers sa femme et ses enfants pour les laisser mourir de faim, et que je lui préparais le même supplice en lui refusant des œufs de tortue.

Cette malheureuse prévention le jeta un jour dans un tel accès de fureur, que je fus obligé de fuir pour ne pas être assassiné; car il s'était armé d'un long poignard qu'il portait toujours sur lui. Ayant fait dans sa jeunesse une chûte du haut d'un mât, il s'était cassé une jambe qui fut mal remise, et il ne pouvait pas me suivre à la course. C'était mon seul avantage sur lui, car il déployait de très-grandes forces, comme toutes les personnes qui se trouvent dans cet état.

Dès ce moment je m'entourai de précautions, car je voyais que le malheureux avait résolu de me tuer. Je songeai avant

tout à chercher un gîte sûr pour la nuit. A l'aide d'une hache qui s'était trouvée dans le canot, je détachai la partie supérieure d'une écaille de tortue, assez grande pour me couvrir tout entier. Je la transportai sur le haut d'un rocher, qu'on gravissait avec beaucoup de peine. C'est là que je passais mes nuits.

Un jour, accablé par la fatigue et le sommeil, je m'endormis avec sécurité, mais je ne tardai pas à être réveillé par un balancement de mon écaille. Au même instant j'entendis un corps rouler en bas du rocher et tomber avec un bruit sourd suivi d'un cri affreux. Je crus distinguer la voix de mon compagnon. Je me levai à la hâte, et je vis au clair de la lune le malheureux capitaine étendu sans mouvement au pied du rocher. Je descendis aussitôt et je le trouvai baigné dans son sang; il s'était, dans la chute, enfoncé son poignard dans la poitrine. Dès qu'il me reconnut, il me demanda de l'eau. Je courus en chercher. Quand il fut désaltéré il me remercia, me serra la main et m'adressa d'une

voix touchante ces paroles, qui me prouvèrent le recouvrement de sa raison : „Cher docteur, comment suis-je ici? Il me semble me rappeler confusément un rêve pendant lequel je voulais vous assassiner, vous qui m'avez toujours fait du bien. Pardonnez à un pauvre malade pour qu'il puisse mourir en repos.“

J'étais profondément ému; je lui avais pardonné avant qu'il m'en eût supplié. La profondeur de sa blessure ne me donnant plus l'espoir de le sauver, je lui dis : „Mon cœur n'a jamais éprouvé le moindre ressentiment contre vous; la paix est faite entre vous et moi; tâchez de la faire aussi avec Dieu; invoquez notre Sauveur, car votre fin approche.“ Il me fit encore un signe de la tête qui semblait vouloir confirmer mes paroles. Quelques instants après son corps se glaça et ne fut plus qu'un cadavre. Je creusai une fosse dans le sable près du rivage et j'y déposai les restes du seul homme qui ait partagé mon sort dans cette île.

Alors je tombai dans une affliction

profonde. La société du capitaine avait été, depuis sa folie, un embarras et même un danger continuel pour moi, et cependant je la regrettais. L'idée d'avoir perdu le seul être qui me ressemblât, qui m'entendît et pût me répondre; de passer peut-être le reste de mes jours dans une île éloignée et inconnue, cette idée, bien difficile à supporter, me remplissait de tristesse.

La solitude forcée est une des choses les plus cruelles pour l'homme : il a le besoin de communiquer avec ses semblables. Mais pour juger à quel point est grand le bienfait de Dieu qui nous fait vivre en société, il faut avoir éprouvé le poids de l'isolement, dans un lieu où toute trace humaine a disparu, dans un désert. Celui qui ne l'a pas ainsi senti, ne conçoit pas toute l'horreur de cette situation. Il me semblait être moins seul en parlant très-haut, ou en chantant d'une voix forte; mais quand je m'arrêtais, quand mes paroles se perdaient dans l'espace, et que nulle autre voix ne répondait à la mienne : alors le profond silence qui régnait autour

de moi me faisait frissonner et m'inspirait une terreur secrète. Je pleurais, je gémissais, et je me trouvais le plus malheureux des hommes, en pensant à ma position et au sort qui serait mon partage dans cette île, où je devais vivre seul et mourir sans doute sans avoir eu le bonheur de revoir ni ma patrie, ni mes amis, ni Marie.

Ces réflexions m'occupèrent toute la journée, et quand le soir fut venu, ma tristesse redoubla. J'allai de fort bonne heure me coucher sous mon écaille, espérant y goûter un peu de repos et oublier mes malheurs, au moins pendant le sommeil. Mais ce fut en vain. A peine commençais-je à m'assoupir, que j'étais réveillé en sursaut, croyant entendre un bruit semblable à celui que mon compagnon avait fait en tombant du rocher. J'attendis donc avec impatience le retour du soleil. Dès qu'il commença à poindre, je me levai et je me dirigeai en toute hâte vers l'endroit où je savais trouver des cocos; car je me sentais affaibli par la faim et par la fièvre, suite bien naturelle de mes insomnies et de

mes inquiétudes. Après m'être un peu restauré, je résolus de chercher un endroit où je pusse me retirer et dormir plus à mon aise que sous mon écaille.

Je n'avais plus à craindre la fureur du capitaine, mais je redoutais les animaux sauvages qui pouvaient habiter avec moi l'île dont je ne connaissais qu'une petite partie. Pour les éviter, me disais-je, je pourrais, à l'exemple de Robinson, dormir sur un arbre; mais la crainte de tomber comme lui, m'empêcha de l'imiter. Je me promis toutefois de profiter de son expérience, et je me mis en route pour découvrir un lieu où dorénavant je pusse faire ma demeure. Je cherchai longtemps en vain, et toujours dominé par mon désespoir, je m'assis et je pleurai de nouveau, au lieu de me recommander à Celui qui seul pouvait me tirer de ma détresse et de mon isolement; puis je mangeai quelques œufs de tortue et je recommençai mes recherches.

J'arrivai enfin à une colline qui, d'un côté, était escarpée comme une muraille; en l'examinant avec attention, j'y trouvai

un enfoncement dont l'entrée était très-étroite. Je pourrai facilement agrandir ce trou, me disais-je, et en défendre l'entrée avec des pieux que je me procurerai au moyen de ma hache, instrument d'autant plus précieux pour moi que je n'en possédais point d'autre. C'était une heureuse découverte dans ma situation; car je serais garanti d'un côté par un enclos d'arbres que je me proposais de planter assez près l'un de l'autre, et du côté opposé par l'escarpement de la colline. Mais pour mettre ce projet à exécution, il me fallait encore essuyer bien des fatigues, courir bien des dangers, et me livrer à un travail auquel j'étais peu habitué.

Quelques jours s'écoulèrent encore sans apporter aucun soulagement à mes maux, aucune espérance à mon cœur, et point de paix à mon âme abattue et découragée. Je travaillais du matin au soir à barricader l'entrée de la caverne que, dans ma pensée, j'appelais déjà mon logis, et je n'attendis pas que ce travail fût entièrement achevé pour m'y établir. J'arrachai des herbes,

et je les fis sécher avec soin pour m'en faire une couche plus molle que la terre.

L'isolement où je me trouvais, les privations de tout genre auxquelles j'étais exposé, et la douleur poignante qui m'accablait, ne furent pas pour moi un mal, mais une épreuve bénie, dont je rends aujourd'hui grâces au Seigneur, qui ne m'a frappé si rudement, que pour me conduire au véritable bonheur, dont jusqu'alors je n'avais eu aucune idée. La privation des biens terrestres m'apprit à connaître leur valeur et leur fragilité.

Dans mon affliction, je pris mon livre de psaumes, et je l'ouvris pour y chercher des paroles de consolation; me souvenant seulement alors que mon père me l'avait souvent recommandé comme un livre précieux qui l'avait soutenu, consolé et édifié dans toutes les peines qu'il avait éprouvées pendant ses longs voyages. Le premier psaume dont je fis la lecture, fut le XCI.e, commençant ainsi: »Qui sous la garde du grand Dieu, Pour jamais se retire, A son ombre en un si haut lieu, Assuré se peut

dire : Dieu seul est mon libérateur, Mon espoir, mon asile, Sous la main d'un tel protecteur, Mon âme, sois tranquille!«

Ces paroles m'inspirèrent une grande confiance dans le Dieu fort, et je les lus plusieurs fois, toujours avec le même attendrissement, et avec le même plaisir. Puis je me mis à prier, avec plus d'ardeur que je ne l'avais jamais fait, et je me couchai pour la première fois sur mon lit de foin dans la caverne, que je me proposais d'arranger dès le lendemain. Au lieu de me lamenter, comme je n'avais cessé de le faire depuis mon arrivée dans cette île, je pus remercier le Seigneur, de m'avoir procuré les moyens d'être couché plus commodément et plus sûrement, que je ne l'étais sous l'écaille de tortue.

Je repris le lendemain mon livre de psaumes, déjà devenu cher pour moi, et j'en lus plusieurs avec la même édification que le jour précédent. Je quittai ensuite mon habitation pour aller à la recherche de mon déjeuner, et je trouvai heureusement quelques huîtres au bord de la mer.

Je les mangeai d'un bon appétit, et comme un homme qui depuis bien des jours se nourrissait seulement de cocos et d'œufs de tortue. Je me mis aussi à la recherche d'une source et j'en vis une abondante non loin de ma modeste demeure.

Après avoir vidé avec soin une noix de coco, je m'en servis en guise d'écuelle et je la remplis d'eau, que j'emportai dans mon habitation pour la boire quand je serais altéré. Mais cette eau ne me rafraîchissait que pour peu de temps. J'étais tourmenté par une soif toujours renaissante; elle me faisait craindre de voir augmenter la fièvre, qui ne m'avait pas quitté depuis la mort du capitaine. Cette maladie m'aurait jeté dans le désespoir, si le Seigneur ne se fût servi de mon livre de psaumes pour me faire désirer et demander sans cesse une goutte de cette eau jaillissante jusque dans la vie éternelle. Je soupirais après la paix de l'âme, après cette paix que j'avais inutilement cherchée dans le monde, et dont je connaissais le véritable prix pour l'avoir goûtée quelquefois après les ferventes prières

que j'adressais à Dieu depuis mon séjour dans mon île.

Que serais-je devenu en pareille circonstance, si le Seigneur ne fût venu à mon aide? Sans son divin secours, je me serais infailliblement livré à un désespoir qui m'aurait conduit aux portes du tombeau. Et cependant combien j'étais mal préparé à paraître devant mon juge! J'avais toujours été, il est vrai, ce qu'on appelle communément un honnête homme, n'ayant jamais fait tort à personne. Mais, je n'étais devant Dieu, qui lisait au fond de mon cœur, qu'un pauvre misérable pécheur. J'avais lu la Parole de Dieu; mais en négligeant le nécessaire; c'est-à-dire sans avoir jamais senti la nécessité de la mettre en pratique. J'avais bien reconnu mon incapacité de faire le bien par moi-même; je faisais tous les jours l'expérience, que je me trouvais plus faible, et mes chutes étaient plus grandes, après avoir pris une bonne résolution, sans implorer l'assistance de Dieu pour son accomplissement.

Souvent on m'avait répété : » Martin

demande un cœur nouveau," et je le demandais par obéissance pour ceux qui me parlaient ainsi. Mais je ne connaissais ni toute la perversité de mon cœur naturel, ni ce qui est indispensable pour avoir part un jour au bonheur éternel promis à ceux qui auront cru.

Il ne fallait rien moins qu'une épreuve aussi forte pour me réveiller de mon sommeil de mort, et me faire réfléchir sérieusement sur cette déclaration formelle du Sauveur, Jean III, 3: „Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu." Depuis le jour où je déposai dans la terre le corps de mon compagnon, je ne cessai de me répéter que je n'étais pas né de nouveau, et que par conséquent je ne serais pas entré dans le royaume des cieux, si j'étais mort à sa place. Dès lors mon livre de psaumes ne fut plus seulement pour moi une ressource contre l'ennui, mais un trésor tellement précieux pour mon âme, que je ne l'aurais pas échangé contre tout l'or du monde. Il me conduisit insensiblement à connaître ma misère, mes pé-

chés et le besoin que j'avais d'un Sauveur.

Les psaumes pénitentiaux furent ceux que je lus avec le plus d'empressement et de bénédiction. Combien de fois ne les ai-je pas récités à haute voix et en répandant d'abondantes larmes. Assis sur le foin qui me servait de lit, je ne posais mon livre que pour prier, et je ne cessais de prier et de demander grâce, que pour aller à la recherche des aliments nécessaires à ma subsistance. Mes péchés se présentèrent à moi dans toute leur laideur, et me tourmentèrent tellement, que pendant plusieurs mois je doutai de mon salut.

Je me désespérai, je pleurai, je m'affligeai au point d'en perdre l'appétit et le sommeil. J'avais mis de côté mon livre, et d'abondantes mais inutiles larmes s'échappaient de mes yeux, toutes les fois que j'essayais de prier.

Je me rappelais chacun des commandements donnés par l'Éternel sur le mont Sinaï et c'était pour ma condamnation. Espérant qu'il s'en trouverait au moins un que je n'eusse pas enfreint, je me mis à

examiner ma vie passée, et j'eus la douleur de reconnaître, que j'avais péché contre tous, même contre le huitième; quoique j'eusse cru n'être pas un voleur; mais un coup d'œil jeté sur les années de mon enfance me convainquit du contraire. Je me souvins avoir souvent dérobé en secret à ma mère des fruits de son jardin. J'eus la même douleur de voir que toutes mes actions, celles même qui jusqu'alors me semblaient le plus désintéressées, avaient eu pour principe un sentiment condamnable. J'avais toujours été mu par l'orgueil, l'égoïsme, ou par le désir d'être estimé, aimé d'un monde frivole au milieu duquel je vivais.

Accablé sous le poids de mes péchés, tourmenté par les remords, accusé par ma conscience, je passais des journées entières à pleurer, à gémir sur ma misère et sur le triste sort qui serait mon partage après ma mort. Rien ne pouvait me distraire de ces pensées, et si parfois je prenais ma hache pour fortifier ma demeure, elle tombait aussitôt de mes mains, et la douleur me

ressaisissait avec une nouvelle force. Si le sommeil venait fermer mes paupières, j'étais tourmenté par des rêves aussi tristes que mes pensées. Les jours et les mois se succédaient ainsi, sans m'apporter de changement ni de consolation. Et j'ignore ce que je serais devenu, si le Seigneur ne m'eût secouru. Mais il le fit heureusement.

Tourmenté par ma conscience, je cherchai un remède à mes maux. Je me rappelai les instructions que j'avais reçues de ma mère et de mon tuteur, et parmi toutes leurs recommandations aucune ne se présenta plus vivement à mon esprit, que celle de la prière. Je me souvins de tout ce qu'ils m'avaient dit de son efficacité. Et j'essayai de prier! Mais l'ennemi de mon âme, me voyant recourir au seul moyen par lequel je pouvais lui échapper, se hâta de me suggérer la pensée que j'étais indigne de me présenter devant le Dieu trois fois saint. Dominé par cette idée, je m'élançai hors de ma demeure, comme si j'eusse pu éviter ou fuir la présence du Seigneur. Mon affaiblissement ne me permit pas de courir long-

temps et je m'arrêtai au bord de la mer, frappé par le souvenir d'un passage que j'avais appris dans ma jeunesse : Psaume CXXXIX, 7 — 10. „Où irai-je loin de ton Esprit et où fuirai-je loin de ta face? Si je monte aux cieux, tu y es ; si je me couche au sépulcre, t'y voilà. Si je prenais les ailes de l'aube du jour, et si j'allais demeurer à l'extrémité de la mer, là même ta main me conduirait, et ta droite me saisirait.“

Là, seul en présence des œuvres du Très-Haut, je tombai à genoux et je priai le Seigneur de venir à moi, de me pardonner et de me recevoir en grâce ; je lui demandai surtout un nouveau cœur, et de m'accorder la foi. Je me relevai après avoir longtemps prié, et je retournai dans ma demeure, où je repris mon livre de psaumes. En l'ouvrant je tombai sur le beau passage cité plus haut, et je continuai à lire aussi longtemps que le jour me le permit. Après mon repas du soir, je me présentai encore devant le Seigneur pour lui demander son secours, et je me couchai paisiblement.

Un sommeil de quelques heures me for-

tifia tellement que je ne doutai plus de l'efficacité de la prière. Je reconnus la main du Seigneur dans tout ce qui venait de m'arriver, et je m'approchai avec confiance du trône de la grâce. Je lus quelques psaumes et je sortis de ma demeure, sinon consolé, au moins fortifié et plein d'espérance en Celui qui d'un mot peut calmer la tempête et rendre le calme à l'âme angoissée.

Je me promenais lentement et chaque pas que je faisais, me rapprochait, pour ainsi dire, de l'espérance et de la joie. Je me rappelais successivement les passages bibliques que mon tuteur m'avait appris, particulièrement à l'époque de ma première communion, et les instructions chrétiennes qu'il m'avait données. Ils calmaient peu à peu la douleur à laquelle mon âme était en proie. Ainsi la Parole de Dieu, enseignée fidèlement et avec un esprit de prière et de foi, ne retourne jamais à Dieu sans effet. Combien de temps n'avait-elle pas germé dans mon cœur avant d'y produire des fruits convenables à la repentance? Combien de

temps aurais-je passé encore dans le monde sans faire un retour sérieux sur moi-même, si l'infortune et l'isolement ne se fussent réunis pour m'engager à lire le livre des psaumes, qui, par la benédiction du Seigneur, devint pour moi une ancre de salut, une source éternelle de joie et d'espérance.

Les promesses de l'Écriture ont remplacé dans mon cœur les menaces qui s'y faisaient entendre, et qui me tourmentaient jour et nuit. Le Seigneur n'a pas été sourd à mes cris et à mes gémissemenls, mais il a fait pénétrer dans mon cœur les vérités salutaires que jusqu'alors je n'avais saisies que par l'esprit; en un mot, il m'a été donné de croire en Jésus qui est mort pour nos péchés et qui est ressuscité pour notre justification.

L'île où je me trouvais et qui, peu de semaines auparavant, me paraissait un séjour insupportable, était devenue pour moi un temple dans lequel je rencontrais à chaque instant de nouvelles preuves de la bonté et de la puissance de mon Créateur. Chaque herbe, chaque plante, chaque

arbre, semblait m'inviter à louer l'Éternel. Le plus petit brin d'herbe n'est-il pas en effet une preuve admirable de la puissance et de la bonté du Créateur, et ne vous dit-il pas comme l'arbre le plus majestueux : *C'est l'Éternel qui m'a fait?* Louons donc l'Éternel pour ses œuvres merveilleuses ! Louez-le, ciel, terre, roches et montagnes! loue-le, mon âme, loue, exalte l'Éternel avec eux !

Pénétré de ces sentiments de reconnaissance et d'amour envers Dieu, je sentis renaître mon courage et je repris mon travail avec une nouvelle ardeur. Je continuai d'enclore ma demeure de manière à ce qu'aucun animal ne pût y pénétrer; puis je songeai aux moyens de rendre mon séjour dans cette île plus agréable et plus commode, dans le cas où le Seigneur jugerait à propos de m'y laisser longtemps.

Un de mes premiers soins fut d'aller visiter l'état du canot sur lequel j'étais arrivé. Il était enfoncé dans le sable, mais parfaitement conservé. Je profitai de la basse marée pour

le dégager, et je travaillai avec tant d'ardeur, qu'au bout de quelques heures j'eus enlevé tout le sable dont il était rempli. Je l'attachai ensuite au moyen d'un câble fait d'écorce de palmier, à un pieu que j'enfonçai sur le rivage. Quand vint la haute marée, je vis avec une joie inexprimable mon canot flotter sur les eaux. Il me fallait encore une rame, un mât, des cordages, une voile. Je me procurai avec ma hache les deux premiers objets. Je me proposai de faire la voile avec les vêtements de mon compagnon défunt, et les cordages avec des filaments de l'écorce de palmier : mais comme cela exigeait un travail assez long, je le remis au lendemain et je retournai dans ma demeure. En y arrivant, je remerciai le Seigneur qui avait béni mes efforts. Puis je le suppliai de me faire connaître si je devais ou non quitter cette île déserte; je mangeai ensuite quelques œufs de tortue, et après avoir fait ma lecture et ma prière, je m'endormis sur mon lit de foin.

Je m'éveillai le lendemain de bonne

heure, et ma première pensée fut pour Jésus, mon Sauveur et mon Dieu. Je le remerciai du repos dont je venais de jouir, et je lui demandai de garder dorénavant mon cœur, afin que jamais rien au monde ne pût me séparer de lui, ayant compris que tout bonheur qui n'a pas Dieu pour objet, est incomplet et de peu de durée. Vivre sans cesse en sa présence et lui appartenir, c'était l'objet de mes prières continuelles.

Mon sort dans cette île était le même; mais Dieu avait changé mon cœur, et dès lors tout avait changé pour moi. Soumis à sa volonté, j'attendais avec confiance ce qu'il déciderait, et si l'inquiétude et les soucis venaient quelquefois m'assaillir, je me consolais par ce passage de l'Écriture sainte que mon tuteur m'avait souvent répété et qui l'avait consolé lui-même dans ses épreuves: „Ne vous inquiétez d'aucune chose.“ Mais les insomnies et les tourments avaient affaibli ma santé: j'étais souffrant, et j'avais chaque jour un accès de fièvre. Il me restait cependant assez de

force pour aller à la recherche de ma nourriture; je pouvais aussi manier ma hache, pour abattre des arbres, et pour me procurer les différents objets qui m'étaient nécessaires.

Devenu attentif à tout ce que je rencontrais, je découvris une plante dont la tige était remplie de filaments, comme le sont chez nous le lin et le chanvre. Espérant en tirer parti pour mes cordages, j'en arrachai une certaine quantité, et les liant par paquets, je les mis dans l'eau. Au bout de quelques jours, je les étendis au soleil et quand elles furent suffisamment séchées, je les broyai au moyen d'un bâton. Désirant essayer de suite la filasse qu'elles me donnèrent : j'en fis de petites cordes, qui me réussirent assez bien. Elles n'étaient pas, il est vrai, aussi serrées que le sont celles des cordiers, mais elles étaient assez fortes pour mon usage. Je fus ainsi dispensé d'avoir recours aux filaments de l'écorce de palmier. Muni de cordages, il ne me manquait plus que des provisions pour me mettre en route; je ne m'en occupai cepen-

dant pas, ne pouvant encore me résoudre à entreprendre un long voyage sur mer avec un esquif aussi faible. Si la volonté de Dieu est que je reste dans mon île, me dis-je, j'y resterai sans murmures.

Une privation pénible pour moi était celle du feu, et je me rappelai avec peine combien de fois j'en avais profité sans en rendre grâces à l'Auteur de tous biens. Je voulus imiter les sauvages qui s'en procurent au moyen de deux morceaux de bois, l'un dur et l'autre tendre, qu'ils frottent avec une grande vitesse et en courant jusqu'à ce que le bois tendre s'allume. Mais, quoique mieux portant, j'étais si faible, que je ne pus réussir; car lorsque le bois était échauffé au point de fumer, la fatigue m'obligeait de me reposer quelques moments pour reprendre de nouvelles forces; alors il se refroidissait et mon travail devenait inutile. Je le remis donc à un autre temps. Je sentis bien vivement dans cette circonstance combien sont grandes les privations de la vie solitaire, et quels avantages nous procure la

société des hommes. Mais hélas ! n'avais-je pas eu, pendant bien des années, tous ces biens sans les apprécier et sans en remercier Dieu. Je lui demandai alors de ne pas me permettre d'en jouir encore sans éprouver la reconnaissance qu'ils doivent inspirer.

Parmi tout ce que je regrettais il était une chose surtout, objet journalier de mes désirs : la Bible. O bienheureux, me disais-je, celui qui la possède ! et je ne pouvais comprendre comment ce trésor était demeuré si longtemps en mes mains, sans l'avoir mis à profit. C'est que je l'avais lue par habitude, ignorant alors, que cette lecture, pour porter des fruits, doit toujours être précédée et suivie de la prière. Pénétré de ces vérités, je me promis bien, de ne jamais rien entreprendre sans avoir demandé à Dieu son secours et sa bénédiction. Ainsi, dès le lendemain je me préparai, par la prière, à faire une excursion dans mon île. M'étant levé avant le soleil, je mis sur mes épaules une espèce de gibecière, faite avec de petites

cordes et l'ayant garnie de noix de coco, je me rendis au rivage, pour y chercher quelques huîtres. Après mon déjeuner je partis en récitant à haute voix mon psaume favori.

La matinée était ravissante. Le soleil se levait dans tout son éclat et dorait les cimes des arbres. Mille oiseaux, de différentes grandeurs et du plumage le plus varié, chantaient et semblaient se réjouir du retour de la lumière; les plantes et les fleurs exhalaient le parfum le plus exquis. Tout enfin dans la nature semblait se réunir pour m'engager à célébrer, à louer, à magnifier son Auteur.

Je marchais à pas lents le cœur plein de reconnaissance, et tellement heureux par la présence du Seigneur, que je le suppliai de m'aider à vivre toujours sous son regard, à être sans cesse recueilli, et à ne me laisser distraire par aucun souci, ni par aucun soin. Je n'oubliai pas cependant que celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas non plus manger; mais je compris aussi, que le travail le plus

assidu peut s'allier à une méditation constante.

Je fus longtemps sans rien découvrir qui pût m'être utile. Ma curiosité fut enfin excitée par des plantes dont je m'approchai en toute hâte. Quelle ne fut pas ma joie, en reconnaissant des pommes de terre! Je remarquai l'endroit où elles se trouvaient, pour venir en chercher, dès que je serais parvenu à me procurer du feu pour les cuire.

Je fis un peu plus loin une découverte qui me réjouit aussi. C'étaient des citronniers aux pieds desquels plusieurs fruits mûrs étaient déjà tombés. Je les ramassai soigneusement et je repris le chemin de mon habitation en louant le Seigneur, qui m'avait dirigé, en ce jour, justement vers les choses qui pouvaient m'être le plus utiles.

Le jus de ces citrons, exprimé dans l'eau de ma source, me procura une boisson aussi agréable au goût que salutaire à ma santé. J'en buvais tous les jours, et je mangeais des fruits, de préférence aux œufs

de tortue. Ce régime, joint à un exercice journalier, mais modéré, me rendit peu à peu mes forces.

J'avais toujours lieu, il est vrai, de reconnaître à chaque instant la méchanceté de mon cœur; mais tout en me sachant mauvais, porté au mal, incapable par moi-même de faire le bien, je me sentais heureux, parce que j'étais persuadé que Jésus est venu au monde pour sauver les pécheurs.

D'un autre côté, il me manquait bien des choses nécessaires à l'agrément de la vie, mon isolement surtout me faisait quelquefois souffrir; mais je n'éprouvais jamais la moindre inquiétude sans en demander pardon au Seigneur: ainsi je vivais heureux et tranquille dans mon exil, me reposant entièrement sur Dieu du soin de mon avenir.

Mon livre de psaumes me procurait des jouissances toujours nouvelles. Je me promenais plus ou moins longtemps, suivant que mes forces me le permettaient; puis je travaillais avec ma hache et je faisais des provisions en cas de mauvais temps ou d'in-

disposition. Dès que je me sentis assez fort pour entreprendre une course un peu lointaine, je descendis la colline en face de mon habitation en me dirigeant vers un petit bois que j'avais aperçu de loin. Il fallait, pour y arriver, traverser un champ couvert de grands roseaux si rapprochés que j'eus de la peine à m'y frayer un passage. Je marchais avec précaution, dans la crainte qu'ils ne fussent la retraite de serpents ou d'autres animaux venimeux. En coupant avec ma hache un de ces roseaux, plus utile pour me défendre contre un reptile que n'aurait pu l'être une arme à feu, je remarquai, avec surprise, un jus épais qui s'en échappait; la curiosité me le fit goûter et sa douceur ne me laissa pas de doute que ce ne fût la véritable canne à sucre. Après en avoir abattu plusieurs pour les emporter, je me remis en marche, afin d'atteindre le bois de palmiers, à l'ombre desquels je m'assis pour faire mon repas.

Pendant que je mangeais, des singes d'une assez grande espèce, effrayés par mon

apparition, s'élancèrent sur les palmiers avec une rapidité telle que je pus à peine les entrevoir. Arrivés au faîte, ils me firent des grimaces accompagnées de cris perçants. Ce bruyant accueil, loin de m'intimider, me donna l'idée de faire tourner leur malice naturelle à mon profit.

Je manquais de cocos et je désirais en avoir. Pour cet effet je pris des pierres et je les lançai de toute ma force dans la direction des singes, car je pouvais à peine atteindre à la moitié des arbres sur lesquels ils étaient montés. Leur naturel imitateur les porta à me rendre la pareille, et, saisissant les fruits qui se trouvaient à leur portée, ils m'en jetèrent une telle quantité, que la terre en fut bientôt couverte. La troupe grimacière, ayant épuisé ses munitions, s'enfuit dans la forêt, et moi je repris le chemin de mon habitation, chargé de cannes et de cocos. Le jus de ces cannes mêlé à ma boisson, me fournit une limonade excellente. La noix de coco encore verte renferme une espèce de crême, sur laquelle je versai du sirop de canne, ce qui

me procura le meilleur repas que j'eusse pris depuis mon arrivée dans l'ile.

Il me manquait des vases pour conserver ma crême, ma limonade et mes autres provisions. Je songeai à en faire avec une terre glaise que j'avais trouvée non loin de ma source, et qui me paraissait très-propre à cet usage. Il me fallait du ſeu pour les cuire, et je redoublais d'efforts pour m'en procurer; mais ce fut en vain et je me résignai à m'en passer, bien à regret, je l'avoue, surtout à cause de mes pommes de terre. Le Seigneur m'avait tellement béni, que je n'eus pas même l'idée de me plaindre de cette privation, et je pus dire après chaque tentative inutile: „Que ta volonté soit faite, o mon Dieu! et non la mienne.“ Je pus le dire non-seulement des lèvres, mais du fond de mon cœur, parce que j'avais appris à ne vouloir autre chose que ce que Dieu voulait, parce que j'avais reconnu par ma propre expérience que la volonté de Dieu est toujours bonne, agréable et parfaite; parce qu'enfin j'étais devenu un enfant docile et

soumis à la volonté du tendre Père dont j'avais méconnu l'amour et les soins pendant bien des années.

Les jours se succédaient ainsi les uns aux autres, sans que je susse au juste combien il s'en était écoulé. Rien ne m'annonçait que je pusse retourner dans ma patrie; et comme je m'étais fort peu occupé du Seigneur pendant les premiers temps, je ne connaissais plus le retour du dimanche, et ma mémoire ne put venir à mon secours. Après avoir longtemps prié, je pris la résolution de consacrer un jour sur sept à Celui qui nous dit : „Tu travailleras six jours; mais le septième jour est le jour du repos. — Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier.«

Un arbre me servit d'almanach. Sept marques faites avec ma hache sur son écorce me désignèrent à l'avenir le jour que je devais consacrer au Seigneur. J'avais soin de ne point travailler pendant sa durée, je lisais les psaumes, je les apprenais par cœur et je me livrais à la méditation et à la prière. Puis, je récapitulais tous les

bienfaits qui m'avaient été accordés par la main libérale de mon Sauveur, et je lui en rendais des actions de grâces. Et si parfois mon cœur était froid, insensible à sa bonté, j'empruntais les paroles du roi prophète pour exprimer les sentiments dont je désirais sincèrement être pénétré. Je lui demandais ensuite pardon de ma froideur. Je contemplais aussi les œuvres de sa création, car tout dans la nature rapproche du Créateur celui qui l'examine avec attention. Combien de fois n'ai-je pas regretté pendant mon isolement de ne pas l'avoir étudiée avec plus de soin! Je m'étais contenté jusqu'alors de chercher les plantes qui pouvaient m'être utiles en médecine; mais plus j'avançais dans cette étude, plus aussi j'avais occasion de reconnaître à quel point l'Éternel est grand, puissant et admirable jusque dans la plus petite et, en apparence, la plus indifférente de toutes les choses qu'il a créées.

Je visitais souvent mon canot, et sa vue me faisait plaisir en me donnant un faible espoir de délivrance. Possédant tout ce qui

était nécessaire pour le mettre en mer, je fis de grandes provisions de noix de cocos, d'œufs de tortue et de citrons, je remplis aussi d'eau quelques grosses tiges de bambou, et je priai le Seigneur de me faire connaître sa volonté au sujet de mon embarquement.

Je renouvelais ces provisions toutes les fois que cela était nécessaire; j'en ajoutais même de nouvelles, quoique les pluies fréquentes, qui tombaient alors, ne me permissent pas de songer à un départ prochain. A côté du désir de revoir ma patrie et mes amis, se trouvait dans mon cœur un sentiment bien vif d'affection pour les lieux solitaires où j'avais appris à connaître et à aimer le Seigneur, pour ces lieux où j'avais trouvé le bonheur qu'aucun plaisir, ni aucun bien n'avait pu me procurer pendant tout le temps que je l'avais cherché au milieu d'un monde léger et frivole.

Je revenais un jour de mon canot tout occupé de ces pensées, lorsque j'en fus distrait par la rencontre d'un nid de per-

roquets; je m'en approchai sans bruit en tendant la main pour m'en saisir; mais les jeunes perroquets, déjà forts et couverts de plumes, prirent leur vol et m'échappèrent à l'exception d'un seul, plus lent que les autres. Je le considérais avec joie, en le caressant, comme un compagnon auquel je me proposais d'apprendre à prononcer quelques paroles, pour avoir la satisfaction d'entendre une voix imiter celle de l'homme. Arrivé chez moi, je fabriquai de mon mieux une cage pour loger mon nouvel hôte, et je le soignai avec une tendresse égale au plaisir que m'avait procuré sa prise. Je résolus de me lever le lendemain de bonne heure et d'aller chercher du bois propre à confectionner une cage plus grande et plus commode; mais le mauvais temps m'en empêcha.

Il pleuvait à verse lorsque je m'éveillai, et les ondées étaient si violentes, que je ne pus pas songer à sortir. L'orage allait en augmentant et était accompagné de grands éclairs si souvent répétés, que ma caverne, habituellement obscure, en était illuminée:

ils étaient suivis de coups de tonnerre tellement forts, que je n'en avais jamais entendu de pareils. La terre tremblait, et les échos des montagnes répétaient au loin l'horrible bruit du tonnerre. J'étais très-ému et j'aurais même été effrayé, si je n'avais pu mettre toute ma confiance en Dieu. Mais placé sous sa garde, que pouvais-je craindre? J'attendis donc en priant la fin de ce terrible orage.

Quand la pluie eut cessé de tomber, et que je n'entendis plus le tonnerre, je me hasardai de sortir, et la première chose qui se présenta à mes regards étonnés, fut un arbre qui, ayant été frappé de la foudre, était tout en feu. Je me trouvais donc inopinément pourvu de ce qui me manquait depuis longtemps, de ce qui avait été plus d'une fois l'objet de mes sueurs et je pus m'en servir, sans avoir eu la peine de l'allumer. Il me fut aisé de l'entretenir en couvrant la braise avec des cendres. Je reconnus dans cet accident, la bonté du Créateur, qui m'envoyait chaque jour une nouvelle marque de sa sollicitude pour

moi : une preuve certaine que Dieu n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui, et qu'il exauce les prières de ceux qui l'invoquent avec foi et persévérance. La vue du feu me réjouit extrêmement, et plus ses avantages étaient grands, plus aussi je me sentais pressé de rendre grâces à Dieu.

J'employai les jours suivants à rassembler du bois sec, et à agrandir un trou qui se trouvait sous une roche, pour en faire ma cave et ma cuisine. Dès que je l'eus terminé, j'y transportai des pommes de terre. Mes repas devinrent alors meilleurs et plus variés; mais je manquais d'ustensiles pour déposer mes provisions. Je fis d'abord quelques paniers, assez mal, il est vrai, mais qui néanmoins me furent utiles. J'essayai aussi de faire des pots et des assiettes : cela me donna plus de peine que je ne me l'étais d'abord imaginé.

Après bien des essais inutiles et souvent renouvelés, je parvins à faire quelques pots dont la forme me parut passable, et je les plaçai, pour les cuire, dans ma cuisine, à une petite distance du feu; je façonnai

aussi des poëlons de formes et de grandeurs différentes, ce qui me réussit mieux que je ne m'y attendais. Je fus cependant obligé d'en briser plusieurs, et de les recommencer jusqu'à ce qu'ils fussent appropriés aux différents usages auxquels je les destinais. Dès que ces vases me parurent suffisamment séchés, je voulus m'en servir pour y déposer la graisse de chiens marins que j'avais pris en allant me baigner. Mais je vis avec peine, qu'en la fondant, elle pénétrait la terre et découlait du côté extérieur.

Le vernis manquait à mes vases, je n'y avais pas songé avant de les cuire, et ce fut pour moi un nouveau sujet de réflexions et de recherches. Je ne savais comment me le procurer. Je construisis d'abord une espèce de four avec des pierres propres à cet usage. Ce long travail achevé, je le chauffai et j'y déposai mes vases, après les avoir frottés avec le sel obtenu de l'eau de mer, m'étant rappelé qu'il entre dans la fabrication du verre.

Ma vaisselle était depuis peu dans le

four, et je désirais déjà l'ouvrir pour voir si elle réussissait. J'eus néanmoins la patience de ne pas le faire et d'attendre. Je fus bien récompensé de toutes mes peines; car je la trouvai non-seulement bien cuite, mais encore parfaitement vernissée. Elle me fut très-utile, et je m'en servais tous les jours, pour ma limonade, pour mes pommes de terre et pour mon jus de coco ou de canne; c'était une grande commodité de plus dans mon île.

A cette époque ma santé était tellement affermie que je pouvais faire des courses lointaines sans en être incommodé. J'en profitai, pour visiter la partie de l'île que je ne connaissais point encore; et plus je la parcourais, plus j'examinais la nature, plus aussi j'étais porté à célébrer son Auteur; je revenais de mes promenades, non-seulement satisfait, mais encore heureux et soumis à tout ce qu'il plairait à Dieu de me dispenser. Le temps étant très-beau et fort calme, je me décidai à m'embarquer, si le Seigneur ne m'envoyait rien qui m'empêchât de mettre mon projet à

exécution. Je renouvelai donc mes provisions, en continuant néanmoins mon travail et mes recherches, comme si j'eusse été décidé à ne jamais quitter l'île.

Cependant c'était à regret que je songeais à m'en éloigner, quoique je n'y laissasse pas un être vivant qui se fût attaché à moi; car j'avais eu le malheur de perdre mon perroquet. Ces lieux m'étaient chers et me rappelaient les plus doux souvenirs. „N'est-ce pas ici, me disais-je, que tu as appris à connaître et à aimer ton Sauveur? Tu le serviras peut-être avec moins de fidélité au milieu d'un monde toujours occupé, toujours distrait, et s'inquiétant de tout, excepté de la seule chose nécessaire.« „Mais là, comme ici, me répondait une voix intérieure, tu ne peux rien par toi-même; là comme ici tu dois être recueilli et prier, pour ne pas t'éloigner de nouveau du Seigneur et pour ne pas t'exposer à perdre le bonheur si pur qui est maintenant ton partage.«

Enfin après avoir réfléchi mûrement à mon projet, je profitai pour mon départ

de la pleine lune et de la haute marée. Je quittai mon habitation et après avoir visité les endroits qui m'étaient devenus le plus chers, je m'embarquai en demandant particulièrement la bénédiction et le secours du Seigneur.

Mon bateau flottait sur l'eau; un vent favorable enflait la voile, et mes prières constantes ranimant mon cœur, je m'avançai vers la pleine mer les regards fixés sur mon île, aussi longtemps que je pus la distinguer au milieu du groupe d'îles de différentes grandeurs dont elle faisait partie. Un habile nageur pourrait en visiter plusieurs dans un jour, parce qu'elles sont très-rapprochées, et que les bras de mer qui les séparent, sont parsemés de rochers. Des nuées de perroquets de toutes les espèces peuplent ces îles, couvertes de bois touffus; je les voyais passer au-dessus de ma tête en faisant retentir l'air de leur bruyant ramage. „Ah! me disais-je, si j'avais leur vitesse ou celle de l'oiseau de frégate, je serais bientôt arrivé au but de tous mes désirs.«

Un progrès, quelque lent qu'il soit, est toujours un progrès : le vent du sud me secondait, et au bout de quelques heures je perdis de vue ma petite île. J'aurais même fait plus de chemin, sans les écueils qu'il fallait éviter à force de rame et en ployant la voile. Vers le soir je tâchai de me rapprocher de la terre pour y passer la nuit. J'abordai heureusement; après avoir attaché ma nacelle au tronc d'un gros palmier, je m'enfonçai dans un bois et je m'étendis sur le gazon. A la suite d'une journée pénible, le sommeil ferma bientôt mes paupières ; mais pendant que mon corps était plongé dans un doux repos sur une molle verdure, mon âme semblait être transportée dans une contrée bien éloignée. un songe me retraça, sous les couleurs les plus vives, le temps de mon enfance : j'étais sous le toit paternel ; je me trouvais dans notre jardin, près de la gloriette de jasmin et de chèvre-feuille tout en fleurs. Ma bonne mère s'approchait de moi en tenant Marie par la main ; une image même, qui avait pâli dans ma mémoire, se ra-

nima : mon père, que je n'avais plus vu depuis vingt ans, se joignit à ce groupe charmant; enfin, Marie vint me présenter la main, je la saisis avec joie, et au même instant je me réveillai.

L'illusion avait été si grande, que d'abord j'eus de la peine à reconnaître ma véritable situation; mais lorsque je me vis encore sur une des îles Amirantes, à plus de deux milles lieues de ma patrie, une si triste réalité, après un si beau rêve, m'arracha des larmes de regret, j'en demandai pardon à Dieu, et il rendit le repos à mon âme.

Le sommeil m'avait fui. Je me levai donc, et après avoir fait ma prière, je suivis les bords de l'île pour me distraire. Le ciel était pur, la lune avait son entier développement, et je pouvais distinguer les écueils et les îles les plus rapprochées. J'aperçus sur l'une d'elles du feu qui n'avait pu être allumé que par la main des hommes. Devait-il m'inspirer de la joie ou de la terreur? Quels pouvaient être les habitants de ces îles? des Malais cruels, dont l'Eu-

ropéen doit attendre la mort plutôt que des secours; ou des nègres, qui me priveraient de ma liberté, en faisant de moi l'esclave d'un chef de tribu?

Je fis de sérieuses réflexions sur la manière dont je pourrais continuer, sur ma frêle embarcation, un long voyage à travers une mer parsemée de dangers. L'expérience d'un seul jour avait suffi pour me démontrer l'impossibilité de réussir avec mes faibles moyens. Ma perte était inévitable, si je persistais à poursuivre ma route.

Je me déterminai donc à me diriger lentement et avec précaution vers l'île où j'avais aperçu du feu. Pour m'orienter convenablement, j'employai le reste de la nuit à graver dans ma mémoire les objets environnants. Dans ce but je montai sur une colline, d'où je dominais tous les alentours. Je pus juger que cette terre se trouvait à la distance d'une lieue seulement, mais que le trajet serait périlleux à cause des nombreux rochers qui s'élevaient au-dessus des flots. Au point du jour je me remis en mer, mais les difficul-

tés furent encore plus grandes, que je ne me les étais figurées. Je ne pus faire usage de la voile, le vent m'aurait brisé contre les écueils; il fallut avancer au moyen des rames, tourner les rochers et lutter contre les courants.

J'étais près du terme de ce pénible trajet, lorsque mon canot fut entraîné à travers un passage étroit au milieu d'un bassin, probablement formé d'un ancien cratère volcanique; car il était circulaire et composé de laves et de prismes basaltiques. Je fis longtemps de vains efforts pour en sortir : à la fin mes forces s'épuisèrent. J'avais travaillé pendant plusieurs heures; la chaleur devenait accablante; le soleil atteignait le milieu de sa course et dardait presque verticalement ses rayons sur ma tête. Heureusement je me trouvais rapproché d'un rocher, où je pus m'abriter, et où j'attachai mon canot avec un câble de palmier à un tronc de basalte. Vers le soir je montai sur la cime du rocher pour découvrir le rivage où je voulais aborder. J'en étais séparé par un bras de mer de

si peu de largeur, qu'on pouvait le traverser à la nage. Comme j'avais déjà été obligé de me livrer à cet exercice chez les bohémiens, et que je ne l'avais pas négligé à un âge plus avancé, je pris la résolution de me servir de ce moyen, et de laisser mon canot dans le bassin de laves et de basaltes. Je m'élançai donc dans les flots. Arrivé à la rive opposée je dus faire un dernier effort pour gravir l'enceinte escarpée de cette île.

Après avoir surmonté cette difficulté, j'entrai dans un bois où je m'assis. Je me recommandai à la protection de Dieu, et je me tranquillisai en me disant: „Si Dieu est pour moi, qui sera contre moi.“ Ne sachant pas encore quel pouvait être le caractère des habitants de cette île, je portais autour de moi des regards inquiets; quand, tout à coup, j'entendis les pas d'un homme. Je me retournai aussitôt, et, quoique le jour fût sur son déclin, je pus aisément distinguer un vénérable vieillard. Il s'avança à pas lents vers le rivage, déplaça un grand plateau de pierre, servant de porte à l'entrée d'une grotte où il se retira.

L'aspect de cet homme m'avait inspiré plus de confiance que de crainte. J'avais reconnu qu'il n'était pas Malais, par le teint de son visage et par ses vêtements, qui, quoique bizarres, étaient de forme européenne. Un bonnet fait de la peau d'un oiseau de mer couvrait sa tête, et une barbe, blanche comme la neige, descendait jusqu'à sa ceinture.

Bientôt je le vis ressortir de la grotte, qu'il ferma avec soin. Il passa très-près de moi, et s'enfonça dans la forêt sans m'avoir aperçu, à cause du feuillage qui me cachait. S'il était le seul habitant de cette île, je n'avais rien à craindre; loin de nous nuire, pensai-je, nous pourrons nous être utiles : moi surtout, je serai son soutien et son défenseur. Un homme qui vient d'échapper à de grands périls est peu accessible à la peur, et ma confiance en Dieu était telle, que je m'endormis avec une entière sécurité, cédant à la lassitude qui ne me disposait pas à faire des investigations plus étendues sur la terre où je venais d'aborder.

Le lendemain quand je me réveillai, le soleil avait déjà parcouru une partie de sa course. Je me dirigeai vers l'endroit où le vieillard s'était rendu la veille. Je vis une cabane, construite en branches de palmier et couverte avec des feuilles du même arbre. Le vieillard était à genoux à l'entrée de cette habitation, la tête découverte, et priait. J'en conçus une grande joie, pensant qu'un homme qui prie, ne peut être que dans des dispositions bienveillantes pour ses semblables. Ne voulant pas l'interrompre, je me recueillis de mon côté pour demander à Dieu de disposer en ma faveur cet homme, au pouvoir duquel j'allais me trouver.

Il se releva enfin et se couvrit la tête. Je m'avançai alors vers lui. Dès qu'il m'aperçut il eut un moment de surprise et de crainte, ne sachant s'il devait fuir ou rester. Je plaçai la main sur mon cœur, en le saluant avec respect et lui adressant la parole en langue portugaise, que je savais être la plus répandue parmi les Européens de ces contrées. Je lui fis connaître

mon dénuement absolu, et je lui demandai son assistance et son amitié. Il me répondit en portugais, mais avec assez de difficulté pour me faire connaître, que ce n'était pas sa langue maternelle. Il me promit de m'aider, autant que ses ressources le lui permettaient, et de remplir envers moi les devoirs qu'un chrétien doit à ses semblables, de quelque religion qu'ils soient.

Lorsqu'il prononça le nom de chrétien, mon cœur tressaillit de joie : j'avais perdu tout sentiment de défiance; mais il n'en fut pas de même de lui. Il entra dans sa hutte et en sortit quelques instants après, armé d'un sabre et de pistolets.

Je ne pouvais m'offenser de ces précautions; car mon extérieur dégoûtant et sauvage ne devait pas lui inspirer beaucoup de confiance. En gravissant les rochers, je m'étais écorché les mains en plusieurs endroits; ma figure était aussi souillée de sang, parce que, dans la traversée, je m'étais heurté la tête contre un récif. Je n'avais pas pensé à l'impression que pouvait faire sur ce vieillard le sang figé sur mon

visage et sur mes mains. Je me hâtai donc de lui expliquer la cause de mes meurtrissures et j'allai me laver au bord de la mer. Pendant que j'étais occupé à me débarbouiller, il visita plusieurs points de l'île, pour s'assurer que je n'avais pas de compagnon.

Quand je revins il était occupé à faire rôtir de la chair de tortue devant un grand feu. Lorsqu'elle fut prête, il me conduisit auprès de la table, formée d'une large dalle supportée par des pierres. De deux côtés s'élevait un siége de gazon; des palmiers touffus y répandaient leur frais ombrage. Ce qui contrastait avec la grande simplicité des mets, c'était la richesse de la vaisselle en porcelaine de Chine. J'appris plus tard comment elle était en sa possession. La fatigue et le jeûne ayant fortement excité mon appétit, je trouvai le roti délicieux. Il me servit en outre des œufs de tortue, de la racine grillée et un excellent vin de palmier.

Des perroquets au magnifique plumage se perchèrent sur les arbres qui nous en-

touraient. C'étaient les convives habituels de mon hôte; ma présence les intimida d'abord; mais bientôt, prenant plus de hardiesse, ils s'approchèrent peu à peu, et s'abattirent sur ses épaules. Il leur donna des miettes de racines d'ignames et les caressa, en leur adressant quelques expressions familières. J'en crus à peine mes oreilles, quand je l'entendis s'exprimer en allemand. „Vous parlez allemand," m'écriai-je avec transport et dans la même langue. Il me répondit affirmativement et parut aussi joyeux que moi. Il me demanda aussitôt si j'étais originaire d'Allemagne; je lui répondis que ma mère était Allemande, mais que mon père était Hollandais. Je lui nommai le lieu de ma naissance: sa curiosité redoubla; et quand je lui dis que depuis vingt ans j'avais perdu l'espérance de revoir mon père qui, selon toute probabilité, avait péri dans un naufrage, ses traits trahirent une profonde émotion. „Quel est votre nom et celui de votre mère?" me demanda-t-il. A peine lui eus-je répondu, qu'il se jeta précipitamment dans mes bras en s'é-

criant: „Votre père vit encore; c'est moi!“ Exprimer ce qui se passa dans mon cœur, lorsque j'entendis ces paroles, serait une chose impossible. Je ne pus que balbutier: „Mon père!“ et je pressai contre mon sein l'auteur de mes jours, que j'avais cru ne plus revoir sur cette terre. Nous restâmes un instant dans la même attitude, muets et immobiles. Il s'informa ensuite si ma mère vivait encore. Un profond soupir et des larmes abondantes furent ma réponse. Il me comprit et nous pleurâmes ensemble.

Revenu de son émotion, il m'engagea à me joindre à lui, pour remercier Dieu de nous avoir si miraculeusement sauvés et réunis. „Car, disait-il, si jamais l'action divine s'est manifestée clairement dans un événement humain, c'est dans notre rencontre extraordinaire. Oui, c'est Dieu qui dirige tout dans ce monde; c'est à lui que nous devons le bonheur de nous revoir. Bénissons-le et lui adressons nos humbles actions de grâces. Après notre prière, mon père se rendit à sa grotte, et revint bientôt en m'apportant un habillement européen

presque complet. Il me fit entrer dans sa cabane, pour me débarrasser de mes vêtements qui étaient tout en lambeaux. Quand je me fus habillé, nous reprîmes nos places sur les siéges de gazon, à l'ombre des palmiers, dont les larges feuilles s'étendaient sur nos têtes comme de grands parasols, et nous continuâmes notre entretien. Mon père voulut savoir quels événements m'avaient jeté sur son île. Je lui racontai comment j'avais été enlevé et vendu à un vaisseau français, et je lui fis connaître succinctement les vicissitudes que j'avais essuyées jusqu'au moment où j'avais eu le bonheur de le retrouver. Il me demanda aussi des détails sur les années qui s'étaient écoulées depuis son départ, jusqu'à la mort de ma mère.

Mes souffrances chez les bohémiens le touchèrent vivement; mais il fut encore plus ému, quand je lui parlai des derniers instants de ma mère. Je fus obligé d'abréger le récit des circonstances de sa mort, en voyant son émotion augmenter à mesure que je lui en parlais. Je voulus aller

chercher la dernière lettre qu'elle lui avait écrite, et que j'avais laissée dans mon canot avec le livre de psaumes. Quel que fût son désir de voir ces objets chéris, il voulut attendre jusqu'au lendemain, parce que le jour baissait, et qu'il craignait que l'obscurité ne me fît courir des dangers.

Il me conduisit à sa grotte, où il avait préparé un second lit de mousse, recouvert d'une espèce de tapis, formé de vieux vêtements. Nous y passâmes la nuit, après avoir fait un léger souper et élevé nos dernières pensées vers le Seigneur, pour le remercier de toutes les grâces dont il nous avait comblés.

Les émotions de la journée avaient laissé trop d'agitation dans nos esprits pour qu'il nous fût possible de jouir d'un profond sommeil. Dès que le jour eût paru, mon père me mena vers un point du rivage d'un accès facile. La mer étant calme, je nageai rapidement jusqu'aux rochers où mon canot était amarré. J'enveloppai avec soin mon livre et la lettre de ma mère dans des feuilles de palmier, en les liant

avec des filets d'écorce, pour les garantir de l'eau. Je les attachai ensuite sur ma tête, et je les rapportai à mon père.

Il lut la lettre avec attendrissement et à plusieurs reprises, et son psautier qui lui avait toujours été cher, lui devint plus précieux encore, quand je lui eus appris qu'il avait été, entre les mains de Dieu, l'instrument de ma conversion, la source des consolations et de la joie que j'avais éprouvées dans mon île.

Mon père me dit alors : „ Que cet heureux jour, témoin de notre réunion et de notre bonheur, soit pour nous un jour de recueillement et de fête religieuse. Pour cela, mon fils, prosternons-nous au pied du trône de la grâce; car je ne dois pas seulement remercier le Seigneur de t'avoir rendu à moi, mais surtout de t'avoir converti et fait véritablement chrétien. Si cela n'était pas, je gémirais pendant le peu de temps qu'il nous sera donné de passer encore ensemble, après une aussi longue séparation; mon grand âge et mes cheveux blancs m'avertissant que je ne

vivrai plus longtemps sur cette terre. Maintenant cette séparation n'aura rien de pénible pour moi, elle a perdu son amertume, parce que j'entrevois au delà du tombeau le céleste séjour où j'irai t'attendre, et dans lequel nous serons réunis pour ne plus nous quitter.« Nous passâmes le reste de la journée à nous entretenir de nos expériences chrétiennes, et des grâces signalées et nombreuses que le Seigneur nous avait accordées.

Le lendemain matin mon père commença à me faire le récit de ses aventures: „Le vaisseau hollandais sur lequel je „m'étais embarqué, me dit-il, avait un „équipage nombreux, et nous transportait „à Java: Notre trajet fut assez heureux, „jusqu'à notre arrivée dans ces parages, „où, assailli par une violente tempête, „notre bâtiment fut lancé au milieu des „rochers, et échoua sur un banc de sable. „Il fut si fortement endommagé, qu'une „partie de l'équipage chercha son salut dans „les deux chaloupes. Mais qu'allaient de„venir les malades, abandonnés sans pitié?

„Parmi eux se trouvait le pilote, vieux ma-„rin, que je connaissais depuis longtemps, „ayant fait plusieurs voyages avec lui. — „Ne délaissez pas vos malades, me dit-il, „vous en êtes responsable devant Dieu et de-„vant les hommes. Vous pouvez nous donner, „non-seulement des secours physiques, mais „encore des secours spirituels par des pa-„roles consolantes. Si vous restez fidèle à „Dieu, il vous en récompensera certaine-„ment. Ma longue expérience me fait pré-„voir du reste, que ceux qui se sont jetés „en foule dans les chaloupes, courent à „leur perte. S'ils parviennent à sortir des „nombreux écueils dont ils sont entourés, „ils mourront de faim et de soif, faute „de provisions suffisantes.“ — Mon parti „était pris avant les prédictions sinistres „du pilote. Les soldats avaient voulu m'en-„gager à les suivre dans les chaloupes; mais „je leur avais déclaré que je ne quit-„terais pas les malades. Bientôt après, plu-„sieurs matelots et le chef des ouvriers mon-„tèrent sur le pont. Ils avaient aussi jugé „prudent de rester, et leurs prévisions ne „furent que trop justifiées.

„Je vis, au moyen d'une longue vue, „une des chaloupes sombrer et disparaître „sous les flots, et il est probable que l'autre „a eu le même sort.

„La tempête s'étant apaisée, le chef des „ouvriers et les matelots se mirent aussi-„tôt à l'ouvrage pour réparer le bâtiment, „autant que leurs forces le leur permettaient. „Ils essayèrent ensuite de le remettre à flot, „mais ils virent bientôt qu'il aurait besoin „d'une réparation plus complète, parce „qu'il faisait eau en différents endroits, „et que le nombre des bras était insuffi-„sant pour le vider au moyen des pompes. „Le pilote, quoique malade, se fit porter „sur le pont, et conseilla d'aborder promp-„tement à l'île la plus voisine. Il en était „temps; car, au moment où nous appro-„châmes du rivage, le vaisseau était sur „le point de couler et nous ne dûmes notre „salut qu'à un banc de sable, touchant à „la côte, sur lequel nous échouâmes.

„Tous les hommes restés dans le vais-„seau, s'étaient mutuellement engagés à ne „point se séparer, et à vivre ou à mourir

„ensemble. On transporta d'abord les ma-
„lades, et on les plaça sous des tentes con-
„struites avec des voiles. Ils trouvèrent une
„nourriture saine et fortifiante dans la chair
„des tortues qu'on rencontre en foule dans
„ces contrées.

„Le maître ouvrier ayant visité le vaisseau,
„le déclara incapable de reprendre la mer.
„D'après l'avis du pilote, on se mit aussi-
„tôt à construire, avec ses matériaux, un
„navire plus petit. Pendant ce travail,
„deux malades, dont l'un était le lieute-
„nant, succombèrent et furent enterrés dans
„le sable. Le pilote, au contraire, se remit
„promptement dès qu'il put se promener sur
„la terre ferme et se nourrir de viande fraîche.
„Nous n'étions plus alors que six personnes :
„le pilote, le maître-ouvrier, trois mate-
„lots et moi.

„L'ouvrage étant terminé, il fallut son-
„ger aux provisions. L'île voisine pouvait
„nous en fournir; mais les rochers en ren-
„daient l'accès difficile. Nous découvrîmes
„cependant un côté abordable, et tandis
„que les uns allaient à la recherche des

„vivres, les autres, restés à bord, les ser-
„raient dans les tonneaux et salaient les
„tortues.

„Les réunions d'hommes, quelque peti-
„tes qu'elles soient, offrent rarement un
„parfait accord d'opinions. Notre pilote,
„qui faisait pour la huitième fois le voyage
„des Indes, et qui connaissait parfaitement
„les retards et les dangers auxquels le chan-
„gement des saisons expose les navigateurs,
„soutenait qu'il fallait différer notre départ
„de quatre mois, si l'on voulait atteindre
„l'île de Java avec nos faibles ressources.
„Alors la saison des pluies serait passée,
„et l'on pouvait compter sur une mer tran-
„quille et sur des vents favorables; tandis
„que, si l'on partait avant cette époque,
„on s'exposait à être assailli par les tem-
„pêtes et à manquer de provisions avant
„d'avoir atteint le port. Quelques fon-
„dées que fussent ces raisons, le chef des
„ouvriers et deux matelots refusaient de s'y
„rendre : ils voulaient s'embarquer sans
„délai, reprochant au pilote de chercher
„à différer le départ, de crainte d'altérer de

„nouveau sa santé, à peine rétablie, et
„l'on ne devait pas, disaient-ils, écouter un
„homme qui ne pensait qu'à lui-même.

„M'étant rendu un jour dans l'île, avec le
„matelot malade et le pilote, pour chercher
„des provisions, ceux qui étaient restés dans
„le vaisseau profitèrent de notre absence
„pour prendre le large. Je fus le premier à
„m'apercevoir de leur fuite. J'appelai mes
„deux compagnons, et à peine furent-ils ar-
„rivés, que le bâtiment disparut à nos yeux.

„Il fallut nous résigner à un sort que
„nous ne pouvions changer, et je l'aurais
„supporté avec moins de peine, si j'avais
„pu oublier ta bonne mère et toi, mon
„fils; mais la pensée de vos inquiétudes me
„tourmentait continuellement.

„Nous étions les trois seuls habitants de
„l'île. Le matelot ayant recouvré la santé,
„nous espérions trouver en lui un aide utile
„dans les embarras où nous avaient laissés
„nos perfides compagnons.

„Nous aperçûmes un jour un navire
„monté par des Malais. Le cœur nous battit
„à cette vue, mais nous nous félicitâmes

„bientôt après, de n'avoir pas été remarqués par ces gens avides et cruels, et „nous songeâmes même à rendre inabordable le seul côté par lequel on pouvait „descendre avec facilité dans l'île. Le matelot se prêta à ce travail avec un zèle „dont je fus surpris. Il vécut ainsi pendant „quelque temps en parfaite harmonie avec „nous, mais il devint plus tard froid et „réservé. Moins disposé à nous aider, il „manifestait des sentiments de fierté et d'orgueil, dont nous ne devinions pas la cause. „Il me répondit un jour d'une manière „tellement offensante, que je lui rappelai „la reconnaissance qu'il me devait pour les „soins que j'avais eus pour lui dans sa maladie. —„Je vous paierai richement, me dit-il, vos services tant vantés: je vous donnerai dix fois plus d'or que n'ont pesé „vos emplâtres et vos drogues.«

„Dans nos entretiens il laissait percer des „projets ambitieux qu'il voulait réaliser „dès son retour en Hollande. Nous vîmes „avec peine, le pilote et moi, qu'il n'assistait plus à nos prières du matin, du

„soir et des jours de fête; mais qu'il profitait de ces moments pour s'éloigner de „nous. Il finit même par tourner en ridicule „nos sentiments de piété. — „Tu es possédé d'un mauvais esprit, lui dit un jour „le pilote; prends garde de ne pas perdre à la fois ton corps et ton âme.“ — „Ces paroles prophétiques eurent leur accomplissement; car nous nous convainquîmes bientôt après que le malheureux „était devenu l'esclave de Mammon, c'est-„à-dire de l'avarice.

„J'arrivai, par hasard, dans un endroit „écarté de l'île, que des rochers, entourés „d'arbres très-rapprochés, rendaient presque inaccessible. J'aperçus le matelot assis „à l'entrée d'une vieille masure. A ma vue, „il s'élança vers moi comme un furieux, arma un pistolet et menaça de tirer, si j'avançais d'un pas. — „Dites aussi au pilote, „que je ne veux pas qu'on vienne me troubler ici; le premier qui osera enfreindre „cette défense, paiera de sa vie sa témérité.“ — Je retournai auprès de mon compagnon, pour l'informer de ce qui venait

» de se passer. Il en fut d'abord indigné. » Un instant après il me dit : „Prions Dieu » qu'il change le cœur de cet homme égaré. « » Nous le fîmes avec ferveur. Nous prîmes » aussi nos précautions pour être en garde » contre lui, et nous allâmes chercher nos » armes, déposées dans une grotte; mais » elles avaient disparu : le matelot les avait » enlevées, ou par méfiance, ou parce qu'il » méditait des projets criminels.

» Depuis ce moment il ne quittait plus sa » retraite, dont il avait fait une espèce de fort, » que pour venir, bien armé, chercher parmi » nos provisions celles qu'il préférait. Souvent » il nous enlevait, sans nous la demander, la » viande de tortue, déjà cuite, et au moment » où nous allions prendre notre repas. Il » nous commandait même de lui préparer » les mets qu'il désirait, et de les déposer à » un endroit qu'il avait marqué comme la » limite de son domaine. „Vous devez m'o- » béir, nous disait-il, et lorsque vous m'au- » rez construit un canot, et que vous me dé- » barquerez à Java ou au Cap, je vous récom- » penserai largement. « Quand cette conduite

„me devenait insupportable et que la colère „allait me saisir, mon vieil ami me tran- „quillisait en me disant: „Vous verrez que „cette vanité et cette méchanceté tomberont „et qu'il se creuse sa propre fosse.“ Il ne „disait que trop vrai. Plusieurs semaines „s'écoulèrent sans qu'il reparût, et nous ne „pûmes nous en expliquer la cause. La „dernière fois, il est vrai, il avait emporté „des provisions pour plusieurs jours, et „nous pouvions croire qu'il avait reconnu „une partie de ses torts et qu'il pourvoyait „lui-même à ses besoins, d'autant plus que „depuis quelque temps la chair de tortue „ne paraissait plus lui convenir. Nous crai- „gnîmes à la fin qu'il ne fût tombé malade „et qu'il n'eût besoin de nos secours et „particulièrement des miens. Cette suppo- „sition nous détermina à pénétrer, mais avec „précaution, dans le lieu où il s'était re- „tiré. Avant d'y entrer, je l'appelai à haute „voix en lui disant: „Nous venons remplir „envers toi nos devoirs de chrétiens.“ „Personne ne répondit. Alors, nous glissant „à travers les rochers et les broussailles,

„nous aperçûmes avec effroi qu'un mur de „son habitation s'était écroulé. Après avoir „enlevé les décombres, nous découvrîmes „le cadavre de notre malheureux compa- „gnon. Autour de lui se trouvaient plusieurs „objets de grand prix: des anneaux d'or „garnis de joyaux rares et précieux, des „sommes d'argent considérables, et des lin- „gots d'or. La masure, minée par les pluies, „l'avait écrasé dans sa chute, et ainsi son „avarice avait été la cause de sa mort.

„Il n'était resté debout qu'une petite „chambre voûtée, où il y avait beau- „coup d'autres objets précieux principa- „lement des vases en porcelaine de Chine „qui nous ont rendu de plus grands services „que l'or et les pierreries. C'est d'où pro- „vient la riche vaisselle qui a tant excité ta „surprise. Un squelette recouvert de lam- „beaux d'habits rongés par les vers était „étendu par terre; ayant remarqué non loin „de là une fosse remplie de hautes herbes, „nous le mîmes dedans avec les restes de „notre malheureux compatriote. Il y avait „à proximité quelques tombeaux, sur l'un

„desquels une inscription, gravée par une „main peu exercée, portait le nom d'un „seigneur portugais. L'état de vétusté dans „lequel se trouvaient les habillements et le „linge renfermés dans des caisses en fer, et „une date presque illisible tracée sur une „plaque, prouvaient que ces hommes étaient „morts depuis bien des années. Nous re- „cueillîmes les vases, les joyaux et l'argent, „avec l'intention de faire des recherches „pour en découvrir les héritiers légitimes, „si jamais nous revoyions le sol natal.

„Je vécus encore huit ans en bonne „harmonie avec mon vieil ami. Enfin, „succombant à son grand âge, il mourut „avec la résignation et la ferme espérance „d'un chrétien. Les regrets de la patrie ter- „restre avaient fait place à une dévotion „constante. Il tournait toutes ses pensées „vers la céleste patrie, dans laquelle il se ré- „jouissait d'entrer, pour voir et contempler „face à face le Sauveur, en qui il avait cru, „mettant en lui seul tout son espoir, et „qui l'avait soutenu pendant son pèlerinage „sur cette terre d'épreuves.

„Pendant les tristes années que j'ai pas„sées seul dans cette île, j'ai vu deux fois „un bâtiment, mais à une distance très„grande, parce qu'elle est entourée d'écueils „si nombreux, que les vaisseaux s'en tiennent „constamment éloignés.

„Mes tribulations ont été grandes jusqu'à „ce jour, mais le Seigneur n'a jamais été „sourd à mes cris et à mes gémissements. Il „m'a tendu en toute occasion une main se„courable, et plus je me suis vu délaissé par „les hommes, plus aussi le secours de l'É„ternel était près de moi.“

Tel fut le récit de mon père. Je l'avais déjà informé de l'affection que me portaient M. et M.me de Ruyter, et des preuves qu'ils m'avaient données de leur générosité; mais je ne lui avais pas encore fait l'aveu de mon attachement pour Marie. Je lui dis alors que, depuis mon séjour avec elle chez les bohémiens, je l'aimais comme ma sœur, et que je désirais vivement la revoir. Il me répondit par ces généreuses paroles : „Je voudrais pouvoir te dire : va, mon fils, où ton cœur t'appelle, et sois heu-

reux; car, depuis que mes yeux t'ont revu, je pourrais me décider à mourir seul ici; je ne voudrais pas que tu fusses privé, à cause de moi, du bonheur dont tu pourrais jouir dans ta patrie. Mais hélas! tu te trouves enchaîné sur cette terre solitaire, sans espoir de la quitter. Comment, dénué de toutes ressources, traverserais-tu le vaste Océan?«

„Mon père, lui dis-je, je ne me séparerai jamais de vous, dussé-je terminer mes jours dans cette solitude. Mais l'Éternel, à qui rien n'est impossible, ne nous a pas refusé tout moyen de salut; peut-être nous permettra-t-il de revoir notre patrie et nos amis. N'ai-je pas laissé, à peu de distance d'ici, un canot assez solide et assez grand pour nous transporter tous deux? D'après vos conjectures, nous ne devons pas être fort éloignés d'une station européenne, et même de quelque comptoir hollandais. Ne pourrions-nous pas arriver jusqu'à l'un de ces points?« Mon père me répondit en souriant: „J'ai ouï dire que les parents rajeunissent quand ils retrouvent leurs en-

fants; j'en fais aujourd'hui moi-même l'expérience : tu ranimes mon espoir et mon courage. Voyons si ton entreprise peut être exécutée. «

Il fallait d'abord retirer le canot de l'enceinte de rochers où je l'avais laissé. Ayant remarqué qu'un de ces rochers était sillonné de crevasses, j'eus recours, pour le faire sauter, à un moyen que j'avais vu employer plusieurs fois par les bohémiens, et dont les anciens Égyptiens s'étaient servis pour détacher les grandes masses nécessaires à leurs constructions gigantesques.

Je taillai avec ma hache plusieurs coins d'un bois dont le volume augmente sensiblement par l'humidité. Je les suspendis autour de mon corps avec une corde, puis, passant à la nage le petit détroit, je les plaçai sur un endroit très-élevé, où l'air et la chaleur du soleil devaient les dessécher promptement. Au bout de quelques jours je profitai de la marée basse pour les enfoncer dans les fentes du rocher, que les flots couvraient complétement au retour de la mer. Les coins se gonflèrent par l'eau, et

pendant la nuit un craquement, suivi d'un bruit sourd, nous annonça la chute du rocher.

A peine le jour eût-il paru, que je courus au rivage, d'où j'aperçus une ouverture dans l'enceinte des récifs. Je me jetai aussitôt à la mer et je revins sur le canot, à travers le passage que je m'étais frayé.

Mon père éprouva la joie la plus vive en voyant mon succès, et après avoir remercié ensemble le Seigneur, nous nous occupâmes sans retard des préparatifs de notre départ. Je fis une seconde rame; mon père apporta des peaux de différents animaux et quelques habits usés, pour raccommoder et agrandir la voile. L'écorce du palmier nous fournit des cordes meilleures que les miennes. Nous réunîmes aussi des provisions de bouche autant que nous pûmes en placer dans le canot.

Bien des années se sont écoulées depuis cette époque, pendant lesquelles j'ai éprouvé de jouissances et de peines un grand nombre; néanmoins je me rappelle encore, avec un grand plaisir, le séjour solitaire qui nous

réunissait, mon père et moi, au milieu des îles de la mer des Indes. J'étais là tellement pénétré de la présence et des bienfaits de l'Éternel, que prier sans cesse n'était pas seulement pour moi un devoir, mais un plaisir, qui remplissait mon cœur d'une joie pure et d'une soumission entière en la volonté de Dieu.

J'aimerais à revoir ces palmiers qui nous abritaient, cette cabane où je retrouvai mon père, cette grotte qui nous protégeait pendant la nuit. J'aimerais à entendre le caquetage des perroquets, le ramage de la grive et des autres chantres ailés de ces mers, qui, n'ayant jamais été maltraités par nous, étaient devenus si familiers, qu'après m'avoir vu pendant quelques jours, ils s'abattaient sur mes épaules comme sur celles de mon père, et prenaient de mes mains leur nourriture.

Mon père avait planté en cercle, et très-rapprochés les uns des autres, des arbres de différentes espèces; il n'avait laissé qu'une seule ouverture du côté de l'Orient, par où pénétraient les rayons du soleil levant. Au

centre s'élevait un autel en pierres, entouré de fleurs odorantes. C'est là que nous célébrions nos dimanches et nos jours de fêtes. Tous deux, prosternés devant le Tout-Puissant, nous réunissions nos vœux et nos prières pour implorer son secours.

Je demandai un jour à mon père si l'isolement prolongé dans lequel il avait vécu, n'avait pas attiédi sa piété. „J'avoue, me dit-il, que j'ai souvent soupiré après la société, souvent aussi mon âme éprouvait le besoin de s'unir à d'autres pour louer l'Éternel; mais je me sentais aussitôt consolé par la présence de Celui qui est partout, et qui ne manque jamais de remplir le vide des cœurs qui le cherchent sincèrement. Je puis dire que dans cette solitude je n'ai jamais été complétement abattu; au contraire, j'ai toujours été guidé, soutenu par le Tout-Puissant, qui veille sur la plus faible et, en apparence, la plus indigne de ses créatures, comme sur l'œuvre la plus admirable de ses mains. J'ai souvent prié dans ce temple de verdure avec plus de ferveur et de confiance que si j'eusse

été dans une église.« — C'est là que nous passâmes la plus grande partie du jour qui précéda celui de notre départ, pour implorer la protection du Père céleste pendant notre périlleux voyage.

Lorsque l'embarcation fut munie de tous ses agrès et bien garnie de provisions, nous y transportâmes les objets précieux trouvés dans la vieille masure, pour les faire parvenir à leurs héritiers légitimes dès notre retour en Europe. Mon père possédait une boîte remplie d'une grande quantité de perles, qu'il avait lui-même recueillies sur un banc de corail, à une époque où il conservait l'espérance de revoir sa patrie. Il avait en outre une somme assez considérable en or, provenant de ses économies, et de la fortune du pilote qui, en mourant, la lui avait léguée, et qui aurait été suffisante pour payer les frais de notre voyage sur un grand bâtiment. N'ayant pas assez de place pour emporter tous les vases de porcelaine, nous prîmes seulement les plus grands que nous remplîmes d'eau, de vin de palmier et de chair de tortue salée.

Tous ces préparatifs étant achevés, mon père visita encore une fois la tombe de son ami, le temple de verdure, et tous les objets auxquels il s'était attaché. Après leur avoir fait ses adieux, il entra avec moi dans le canot.

La saison devait seconder notre téméraire entreprise; un vent favorable enfla notre voile et je ramai avec courage. Au moment du départ nous entonnâmes une hymne de louanges et d'actions de grâces. Nos cœurs étaient profondément émus : les yeux de mon père se remplirent de larmes provoquées par des sentiments divers. Il se réjouissait, d'un côté, par l'espérance de revoir sa patrie et ses anciens amis, après un long isolement; d'un autre côté il souffrait en s'éloignant des lieux qu'il avait si longtemps habités, qu'il n'espérait plus quitter, et où il avait été heureux en vivant sous les regards de Dieu. Il fut encore attendri, lorsque deux des perroquets apprivoisés vinrent s'abattre sur notre canot. Ils s'envolèrent quelques instants, mais ils nous rejoignirent et ne nous

quittèrent plus pendant tout le voyage, aujourd'hui même l'un d'eux se trouve encore vivant chez moi.

Dans l'après-midi le vent devint assez fort pour me permettre de quitter la rame et de me reposer. Déjà les bancs de corail et les écueils devenaient plus rares; une mer libre s'étendait devant nous, et nous n'avions plus à redouter que les tempêtes. Cependant mon inquiétude augmentait à mesure que nous avancions en pleine mer.

„Que deviendrons-nous, disais-je, si notre nacelle vient à sombrer au milieu d'une si vaste étendue d'eau, loin de toute terre ferme?« — „Au lieu de nous inquiéter de dangers auxquels nous ne serons peut-être pas exposés, me répondit mon père, prions et implorons, sans nous lasser, le secours de Dieu qui, d'un seul mot, peut calmer la tempête.“ Ces paroles suffirent pour me faire comprendre que j'étais coupable de ne pas me reposer avec plus de confiance en ce Dieu tout-puissant et tout bon qui, après m'avoir sauvé à plus d'une reprise d'une mort certaine,

m'avait fait trouver dans mon exil tout ce qui était nécessaire à ma conservation. Je lui demandai aussitôt pardon de mon manque de foi, et je me sentis fortifié. Je me joignis alors à mon père pour chercher à découvrir un vaisseau.

Le soleil allait se coucher lorsque nous remarquâmes, sur un des rochers que je m'efforçais de dépasser, un corps blanc qui paraissait se mouvoir. Nous pensâmes que ce pouvait être une voile, en signe de détresse. „Il n'est pas possible, me dit mon père, qu'il y ait sur ce rocher une station européenne; mais c'est sans doute le signal d'un malheureux naufragé qui nous appelle à son secours. Essayons d'en approcher.“ N'ayant pas l'âme aussi compatissante, je lui fis observer que le déclin du jour rendait la navigation dangereuse parmi ces rochers; mais comme il parut affligé, je cédai à son désir.

Quand il fit plus sombre, nous aperçûmes un feu qui nous servit de fanal, et nous entrâmes bientôt sans accident dans une petite rade. A peine avions-nous abordé,

qu'un homme descendit et vint à nous. C'était un Danois qui avait été matelot sur un vaisseau marchand français. Sa physionomie et ses vêtements portaient l'empreinte de la misère et de la détresse. Depuis plusieurs semaines il n'avait trouvé d'autre nourriture sur le terrain rocailleux et stérile où il se trouvait, que quelques coquillages et des restes de poissons qu'il disputait aux mouettes, et il n'avait pour boisson que de l'eau croupissante, restée dans le creux des rochers depuis la saison des pluies. Nous lui donnâmes de nos provisions pour se restaurer; il mangea tant que nous craignîmes manquer de vivres, si nous l'emmenions avec nous. Quand il fut rassasié, il se jeta aux pieds de mon père et le supplia, dans un langage composé d'allemand et de danois, de ne point le condamner à mourir de faim, et de le recevoir dans le canot. „Cela mérite réflexion, lui dit mon père, notre embarcation est petite et ne renferme pas assez de vivres pour trois personnes. Si nous vous prenons, peut-être aucun de nous n'échap-

pera à la mort. D'ailleurs il n'est guère prudent, dans notre position aventureuse, d'associer à notre sort un homme dont nous ne connaissons pas le caractère.« Alors le matelot se mit à pleurer. Il nous avoua franchement et, autant que nous pûmes en juger, avec un sincère repentir, que dans un moment d'ivresse il avait manqué à son capitaine, homme excessivement dur et sévère, qui, pour punition, l'avait abandonné sur ce rocher; s'il avait pu s'expliquer clairement en français, son chef aurait eu sans doute pitié de lui et lui aurait infligé une peine moins cruelle, car il était attendu impatiemment par une vieille mère et par une fiancée qu'il devait épouser à son retour.

„D'où venait votre bâtiment et où allait-il?« lui demanda mon père. „Il revenait des Indes, répondit le matelot. Après avoir fait de l'eau, acheté des vivres et différentes marchandises coloniales dans une île où se trouve une station française, et qui est à peine à 80 lieues marines d'ici, il a continué sa route vers la France.« — „Vous

croyez-vous capable de retrouver cette île?“ lui demanda encore mon père. „Oui, répondit le marin; car j'ai toujours été l'aide du pilote, et, pendant une maladie qu'il a faite, j'ai dirigé seul le gouvernail depuis cette colonie jusqu'ici. Dans mon pays j'ai servi comme pilote de côtes et conduit avec succès des vaisseaux à travers des écueils dangereux. Je puis même dire que mon expérience, ou plutôt mon orgueil, a été la cause de mon malheur; car, le capitaine ayant ordonné une manœuvre qui pouvait devenir funeste au vaisseau, j'osai lui résister et lui répondre en termes peu convenables pour un subordonné.“ Nous lui fîmes encore plusieurs questions, et ses réponses ne firent qu'augmenter la confiance que sa franchise nous avait inspirée au premier abord, ce qui nous décida à lui accorder une place dans notre canot.

Nous continuâmes le lendemain notre voyage. Le Danois gagnait son abondante nourriture par la vigueur de ses bras; il paraissait infatigable, et nous faisions avec lui deux fois plus de chemin qu'auparavant.

Nous étions donc largement récompensés de ce que nous avions fait pour lui. Marin expérimenté, il sut éviter les écueils et s'orienter parfaitement.

Un calme plat ayant ralenti notre marche pendant quelques heures, mon père lui demanda, avec un peu d'inquiétude, s'il était encore sûr de sa route. Le matelot répondit avec une assurance qui dissipa nos craintes. Enfin, vers le soir du troisième jour, le vent soufflant dans la direction que nous suivions, notre compagnon nous montra un point bleuâtre à l'horizon. „C'est, nous dit-il, une montagne de l'île dont je vous ai parlé.“

Le vent continuant pendant la nuit, notre pilote ne dormit pas un instant : il mettait autant de zèle et d'activité à diriger le bateau, qu'à faire disparaître nos provisions et à vider un grand vase rempli de vin de palmier, qu'il avait placé à côté de lui. A peine le soleil fut-il levé, qu'il nous réveilla en disant : „Maintenant vous pouvez remercier Dieu de vous avoir sauvés; nous allons entrer dans le port situé

au pied de cette montagne. Cependant il faut se hâter; je vois s'élever derrière nous des nuages, précurseurs d'une tempête. «

La prévision de notre guide ne tarda pas à se réaliser. Nous étions très-près du port, quand le vent souffla avec tant de violence qu'il nous obligea de plier la voile. Il fallait être un pilote consommé, pour conduire une frêle nacelle à travers des récifs, pendant qu'elle était battue par les brisants, qui lancèrent une telle quantité d'eau sur nous, que mon père et moi nous étions constamment occupés à vider le canot pour ne pas être submergés.

Enfin notre esquif glissa entre les grands bâtiments qui étaient à l'ancre dans le port. Quel spectacle pour nous, quand une foule de mâts et de pavillons de différentes nations, des maisons bâties à l'européenne, vinrent frapper nos yeux ! L'émotion qu'éprouvait mon père était si profonde, qu'il était hors d'état de prononcer un seul mot : il levait vers le ciel des regards reconnaissants. Moi aussi je partageai sa joie, et je remerciai le Seigneur de la délivrance pres-

que miraculeuse qu'il venait de nous accorder.

Des canons étaient braqués sur un môle à l'entrée du port; mais notre embarcation avait si peu d'importance, qu'elle passa sans difficulté.

„Eh bien, te voilà revenu, Mittelstedt! cria à notre compagnon un matelot du haut d'un bâtiment hollandais; si tu es parvenu à quitter ton méchant capitaine français, il faut te joindre à nous; tu pourras nous être utile pour aller à Java et pour retourner ensuite en Hollande.“ Ces paroles remplirent mon cœur de joie, en me laissant entrevoir l'accomplissement de mes plus ardents désirs. Mon père, après avoir examiné ce bâtiment, me dit: „Ce serait là une bonne occasion pour nous rendre dans notre patrie.“

Sortis de notre canot, nous nous occupions de chercher un gîte, lorsque je vis accourir un homme qui, après m'avoir demandé mon nom, me serra dans ses bras en s'écriant: „Dieu soit loué, mon cher docteur, de ce que j'ai le bonheur de vous

revoir ! Tous vos amis ont été bien affligés de votre malheur, et n'ont cessé de faire des recherches pour vous retrouver : avec quelle joie n'apprendront-ils pas que vous vivez encore ! «

Je regardai avec surprise la personne qui, sur une terre si éloignée de ma patrie, me saluait avec tant d'amitié. Je reconnus un jeune négociant d'Amsterdam que j'avais traité et guéri peu de semaines avant mon enlèvement. On devine facilement les premières questions que je lui adressai. Il m'apprit que la fille de M. de Ruyter n'était pas encore mariée, et que toute la famille de mon bienfaiteur jouissait d'une parfaite santé.

Il nous offrit un logement dans la maison qu'il avait louée pour le temps qu'il se proposait de passer dans cette île. Nous acceptâmes avec plaisir et reconnaissance cette offre bienveillante. Il nous fit de plus obtenir deux places dans la cajute du bâtiment hollandais dont je viens de parler et je fus très-sensible à ce dernier service, à cause de mon vieux père.

Plusieurs circonstances s'étaient réunies

pour obliger ce vaisseau de s'arrêter aux îles Amirantes; ce qui était un contre-temps fâcheux pour son équipage, était au contraire un événement heureux pour nous, car nous aurions peut-être attendu longtemps une occasion aussi favorable.

Peu de jours après notre arrivée, ce navire mit à la voile et arriva sans accident à Java. Nous étions à peine débarqués à Batavia, capitale de cette île, que je m'informai de la demeure de mon ami Hugo de Ruyter. J'appris avec douleur que, depuis plusieurs semaines, il était dangereusement malade, et que les médecins avaient perdu l'espoir de le sauver. Je me rendis immédiatement chez lui, mais mon pauvre ami ne me reconnut pas, et je vis qu'il se trouvait dans un état très-alarmant. Je ne quittai plus son lit de douleur, malgré le repos dont j'avais besoin après un voyage pénible. Je pris sa main, dont le pouls était à peine sensible, et je la pressai contre mon sein avec une profonde émotion. Quelle est cette puissance qui agit en nous lorsque l'oreille n'entend plus et que l'œil est éteint? N'est-ce

pas celle d'une âme sur une autre? Ainsi qu'un homme, tourmenté par un songe pénible, cherche avec effort à se réveiller, ainsi les yeux ternes de mon ami se promenaient d'un objet à l'autre, jusqu'à ce que, les ayant portés sur moi, il me reconnut. „Tu es venu auprès de moi, mon cher Martin," me dit-il d'une voix faible. Son visage s'anima, on eût dit qu'il recueillait ses dernières forces pour lutter contre la mort. Je ne perdis cependant pas tout espoir, et je courus à la pharmacie pour y surveiller moi-même la préparation des remèdes dans lesquels j'avais encore confiance. Je lui fis d'abord prendre un bain avant de lui administrer les médicaments, que son gosier desséché eut de la peine à laisser passer. Une crise bienfaisante se manifesta peu après, soit par suite de son agitation, soit par le traitement qu'il venait de subir.

Une joie soudaine, dans bien des cas, donne la mort à un malade affaibli; mais elle peut aussi le sauver, et Dieu permit que cette fois elle produisit un effet salutaire.

Je mis en usage tout ce que mes études et mon expérience me suggérèrent; aussi suivis-je avec anxiété tous les accès, afin de les faire tourner au bien-être du malade. Je fus bien rassuré lorsque, vers minuit, un sommeil paisible vint fermer ses paupières. La poitrine était dégagée, la respiration plus libre, et le pouls battait assez régulièrement. La sueur froide qui couvrait tout son corps à mon arrivée, avait fait place à une douce chaleur.

En contemplant sur les traits pâles et défaits de mon ami les heureux effets du sommeil, mes forces cédèrent à l'accablement et à la fatigue : je m'endormis profondément dans un fauteuil, et le soleil éclairait déjà l'appartement, quand je me réveillai. Mon sommeil fut interrompu par une sollicitude analogue à celle qu'éprouve une mère pour son enfant malade. Au moment où j'ouvris les yeux, mon ami se retourna, et ses regards se portèrent de mon côté. „C'est donc bien mon cher Martin qui est auprès de moi, me dit-il en souriant; et ce n'est pas un rêve; en

te revoyant je me sens revenir à la vie. J'étais près de la mort, oui, j'en étais bien près. Ne m'abandonne plus maintenant : soit que j'avance vers la tombe ou vers la convalescence, reste auprès de moi et Dieu t'en récompensera. J'étais ici bien délaissé avant ton arrivée : je ne voyais que des figures étrangères, et je crois que le désir d'être auprès d'un ami et le mal du pays, peut-être, ont beaucoup contribué à empirer ma situation. N'est-ce pas, mon cher Martin, je ne mourrai point, je pourrai recouvrer la santé et revoir la Hollande ?«

Je tâchai de ramener dans son âme des souvenirs agréables, en lui rappelant les moments que nous avions passés dans la maison de campagne de ses parents. Je l'intéressai en lui racontant quelques scènes de ma vie solitaire, et en lui disant comment j'avais retrouvé mon père après une séparation de vingt ans. Pour le tranquilliser encore plus efficacement, je lui proposai de faire une lecture, et je choisis un psaume et quelques autres passages des saintes Écritures, qui portèrent des consolations salu-

taires à son âme abattue. Je l'entretins de la mort et du bonheur promis après cette vie à ceux qui auront cru, et je remplis un devoir bien sacré et souvent négligé auprès des malades, en le rendant attentif à ses péchés, et en l'engageant à s'approcher du Sauveur pour obtenir grâce et miséricorde.

Je priai avec lui, et quand sa faiblesse le forçait à se reposer, je continuai seul, persuadé que le Seigneur entendrait nos prières et les exaucerait. Mon cher malade accueillit avec empressement et avec joie les promesses renfermées dans l'Évangile. Mon expérience m'avait appris à connaître le danger de l'erreur trop généralement reçue dans le monde, qu'il ne faut pas effrayer les malades, mais, au contraire, les entretenir de choses réjouissantes pour leur adoucir le passage de cette vie à la mort. Le devoir de ceux qui s'en approchent, est de s'occuper de leur âme immortelle en même temps que de la guérison de leur corps. On doit chercher à leur procurer la joie, non dans les choses périssables de ce monde, mais

la joie qui, pour être pure et durable, doit avoir sa source dans l'Évangile, qui est la Parole de Dieu et le fondement de notre foi.

La convalescence de mon ami fut lente, à cause du climat malsain de Java; cependant son état s'améliorait chaque jour; j'en suivais les progrès d'un œil attentif. Je m'éloignais rarement de son lit, et quand l'excès des fatigues m'obligeait à prendre un peu de repos, j'étais remplacé par mon père, qu'il avait demandé à voir, dès que sa santé fut un peu remise.

„C'est un grand bonheur pour moi, me dit-il, de voir près de mon lit l'homme qui a sauvé la vie à mon père, et son fils qui a sauvé la mienne : vous êtes pour moi comme deux anges envoyés de Dieu, pour apporter la santé à mon corps et la paix à mon âme, qui ne sentait d'autre tranquillité que l'oubli des souffrances. Mais le nom de Jésus, que vous avez invoqué avec moi et pour moi, a été pour mon cœur comme un baume salutaire, qui a cicatrisé mes blessures.“

Enfin Hugo put se lever tous les jours pendant quelques heures, et aller respirer l'air frais et salubre qui nous venait de la mer, à travers un jardin de plantes en fleurs. Un jour que nous étions assis devant la maison, il me fit une surprise bien agréable; mais avant d'en parler, il faut que je fasse connaître les nouvelles qui lui étaient parvenues d'Amsterdam, et qu'il m'avait communiquées.

Quand M. de Ruyter et sa famille ne me virent point revenir le jour où j'avais été appelé à Médemblick, ils pensèrent que le devoir me retenait auprès du malade qui m'avait demandé. Mais l'arrivée du postillon qui m'avait accompagné, et la visite du capitaine, qui manifesta son étonnement de ne pas me rencontrer, firent concevoir de vives inquiétudes, et l'on envoya de tous les côtés des gens à ma recherche. Toutes les démarches ayant été inutiles, on commença à craindre que je ne fussse tombé dans la mer; mais on découvrit plus tard la cause de mon absence. Un complice des scélérats qui s'étaient emparés de ma

personne, avait voulu vendre mes habits et ma montre, cadeau de mon bienfaiteur. M. de Ruyter, en annonçant ma disparition, avait donné mon signalement et celui des objets que je portais habituellement, avec promesse d'une généreuse récompense à celui qui pourrait découvrir mes traces. La montre fut reconnue, l'homme arrêté et c'est de lui qu'on apprit ce que j'étais devenu.

M. de Ruyter écrivit aussitôt à tous ses correspondants et aux principaux négociants des ports de France, pour les prier de me racheter, quel que fût le prix de ma rançon, s'ils pouvaient découvrir le vaisseau sur lequel j'étais retenu. Mais ces lettres arrivèrent trop tard. J'étais déjà loin de Bordeaux, lorsque des négociants de cette ville furent instruits de mon malheur. Mon généreux bienfaiteur fit encore prendre des renseignements dans les stations et les comptoirs des Indes, et auprès du gouvernement français. Enfin, après un an de recherches, toutes également infructueuses, il se persuada que j'avais succombé aux mau-

vais traitements, et me pleura comme mort.

Le jour donc où nous étions assis devant la maison, Hugo ramena la conversation sur le deuil dans lequel mon absence et ma mort présumée avaient plongé sa famille. „Et sais-tu bien, me dit-il, qui versa le plus de larmes? Tu l'as, sans doute, déjà deviné; cependant je te nommerai cette personne, parce que je sais que cela te fera plaisir : c'est ma sœur, c'est Marie, qui a été le plus affligée. Elle t'a pleuré et te pleure encore comme son frère et son meilleur ami, ou, ce qui est encore vrai, comme son fiancé, car je suis convaincu que cette chère Marie est la femme que Dieu te destine pour être ta compagne sur cette terre d'épreuves. Elle a pleuré sur toi, dis-je, tout en espérant en secret te retrouver un jour; car elle croit que tu vis encore. Mon cher Martin, quelle reconnaissance ne te dois-je pas pour tout le bien que tu m'as fait pendant ma maladie. Tu n'as pas seulement rendu la santé à mon corps, mais aussi le repos et la joie à mon cœur. Avant

ton arrivée la pensée de la mort m'avait souvent occupé; mais, éloigné de ma patrie, de mes parents, de mes amis, abattu par une douloureuse maladie, je n'osai m'y arrêter sans quelque crainte. Aujourd'hui que tu as ranimé ma foi, je puis dire avec résignation: que ta volonté soit faite, ô mon Dieu, et non pas la mienne!« — »Je rends grâces au Seigneur, lui dis-je, d'avoir été dans ses mains l'instrument dont il s'est servi pour te rappeler à la vie et à une entière soumission à ses décrets.«

Nous nous entretînmes longtemps encore des membres de sa famille; puis, il me présenta une lettre qu'il avait reçue de sa sœur peu de temps avant sa maladie.

Elle écrivait à son frère avec un entier abandon, et le passage qui me concernait est resté gravé dans mon cœur. »Tu connais, »mon cher frère, lui écrivait-elle, le désir »que notre bonne mère nourrissait depuis »bien des années, celui de donner ma main »au fils de sa sœur, le jeune de Kerkem. »Je n'éprouvais ni affection, ni aversion »pour lui, tout ce que je savais, c'est que

„j'étais destinée à devenir un jour M.me de „Kerkem. Je ne demandai qu'une chose „à mes parents, et ils me l'accordèrent: „c'était de passer encore quelques années „auprès d'eux, avant de me marier.

„Pendant mon séjour à Paris j'ai pensé „bien souvent et avec plaisir à mon ami „d'enfance, qui est aussi le tien. Je suis „revenue ici avec l'ardent désir de le revoir, „et depuis son malheur mon cœur m'a „révélé des sentiments que je n'éprouvais „pas auparavant. A l'âge de vingt ans je ne „suis plus une enfant, et je puis raisonner „avec calme et te faire part de mes pensées. „J'ai le ferme espoir que Martin vit encore „et qu'il reviendra auprès de nous. Com-„bien je serais heureuse avec lui, mon cher „frère, car il est pieux, dévoué et habile „médecin. Il n'est pas riche, mais notre „père ne l'était pas non plus avant son „mariage. Du reste, ses talents ne sont-„ils pas un capital plus assuré que toutes „nos richesses? Je te le dis dans toute la „sincérité de mon cœur, je ne puis aimer „M. de Kerkem, et si je n'épouse pas

„Martin, il vaut mieux ne point me marier.
„Je te dévoile, avec la candeur d'un enfant, mon cœur qui tantôt me fait pleurer „de chagrin, en pensant que Martin n'est „pas encore retrouvé, et tantôt me fait tressaillir de joie par l'espoir que je le reverrai; car lui et moi nous avons été „dès nos jeunes ans les nourrissons de la „Providence, et je crois fermement que „nous sommes destinés l'un pour l'autre. „Tâche, mon frère, de revenir bientôt, notre „mère te chérit particulièrement et tu as „beaucoup d'empire sur elle, ce qui me „fait espérer qu'elle cédera plus facilement „à ta demande qu'à la mienne. Quand „même tu obtiendrais seulement que je „reste dans la maison de nos parents, sans „me marier, je t'en remercierais néanmoins „sincèrement. J'ai la promesse de notre „mère de ne pas être obligée de donner une „parole décisive à M. de Kerkem avant „ton retour; viens donc, car je le sens, tu „seras non-seulement mon conseiller, mais „encore mon consolateur, et le protecteur „d'une affection dont les germes ont été

„jetés dans mon cœur, non par la main „des hommes mais par la main de Dieu, „qui seul aussi peut l'en arracher.“

La lecture de cette lettre fit sur moi une impression profonde; je me jetai à genoux en priant Dieu de diriger lui-même les événements comme il le jugerait convenable. Je me relevai calme et heureux, persuadé que, si sa volonté n'était pas que j'unisse mon sort à celui de mon amie d'enfance, il saurait bien l'empêcher, soit en permettant que la mère de Marie n'approuvât pas cette union, soit en suscitant d'autres obstacles.

L'effet salutaire que l'air natal devait produire sur la santé de mon ami, fut un puissant motif pour nous engager à profiter de la première occasion pour quitter Batavia. Le bâtiment hollandais qui nous y avait transportés, devant y séjourner quelques mois, nous songeâmes à nous embarquer sur un autre vaisseau, qui était sur le point de mettre à la voile. Nous ne partîmes néanmoins pas sans avoir récompensé Mittelstedt, notre pilote danois,

qui n'accepta nos dons qu'après de vives instances de notre part: „puisque, disait-il, „nous lui avions sauvé la vie, et qu'ainsi il „était notre débiteur.“

Mon premier voyage avait été une suite continuelle de dangers et de souffrances: mon retour fut accompagné de joie et de bonheur. Quatre mois après notre départ de Batavia, nous débarquions heureusement à Rotterdam. Hugo, pour ne pas inquiéter ses parents, leur avait annoncé sa maladie en même temps que sa convalescence. Il leur disait, sans me nommer, qu'un médecin avait exposé sa vie pour sauver la sienne; qu'il l'avait soigné jour et nuit pendant une maladie grave et contagieuse, et qu'il l'emmenait avec lui, persuadé que son père et sa mère l'accueilleraient comme leur fils. Nous quittâmes Rotterdam après un repos de quelques heures, dont mon ami et mon père avaient besoin, le premier à cause de l'état de sa santé, le second à cause de son grand âge.

En passant à Leyde devant la maison de mon ancien hôte, M. de Leuven, je levai

des yeux mouillés de pleurs vers la fenêtre du cabinet où je m'entretenais autrefois avec lui ; je répétai avec reconnaissance et du fond de mon cœur son verset favori : „Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu.“ Combien ma foi en cette parole divine avait été faible, lorsque je me vis forcé par les bandits à prendre un chemin que j'aurais voulu quitter à toute heure. C'était cependant celui que l'Éternel avait tracé pour moi ; c'est en le suivant que j'ai appris à connaître et à aimer le Seigneur, que j'ai retrouvé mon père, sauvé la vie à mon ami, et obtenu enfin la main de Marie.

Mon père, qui désirait rester quelques jours à Leyde, nous pria de le devancer à Amsterdam, nous promettant de venir nous y rejoindre, le plus tôt possible. Je ne pouvais me décider à cette séparation, mais il insista pour que je partisse. Je pris le chemin d'Amsterdam, accompagné de mon ami Hugo, qui avait fixé à ses parents le jour où il espérait rentrer sous le toit paternel. Nous étions donc attendus. On nous avait

appris à Leyde, que la famille de Ruyter était à sa campagne de Lœnenbach. Pour y arriver plus tôt, nous suivîmes un chemin de traverse, ce qui nous fit manquer la rencontre de M. et M.me de Ruyter, ainsi que de leur second fils, qui avaient pris la grande route pour venir au devant de nous. Marie seule était restée à la maison.

En mettant pied à terre à l'entrée du jardin, je dis à mon ami : „Tu m'as annoncé comme un étranger; laisse-moi continuer ce rôle. Je ne veux pas non plus gêner ta première entrevue avec ta famille. Rends-toi seul à la maison, je te suivrai lentement par les chemins tortueux du jardin anglais.“

J'étais assez près d'arriver, quand je vis venir au devant de moi Marie appuyée sur le bras de son frère. „Ah! s'écria-t-elle, transportée de joie et de surprise, mon cœur ne m'a donc point trompée; c'est vous qui avez sauvé la vie à mon frère! Soyez mille fois le bien-venu, mon cher Martin! c'est Dieu lui-même qui vous a rendu à nous. Puissions-nous

désormais ne plus être séparés!“ — „C'est aussi ce que je désire de toute mon âme, lui dis-je, et c'est la grâce que je ne cesserai de demander à Celui qui règle nos destinées.“

Nous causâmes ensemble jusqu'au retour de M. et de M.me de Ruyter, et je profitai de ce temps pour faire connaître à Marie les principales aventures qui m'étaient arrivées. Je lui parlai de ma conversion, des épreuves qui l'avaient précédée, et de la paix qui l'avait suivie, et dont j'espérais jouir toujours, parce que je la demandais à Dieu dans toutes mes prières. Je lui dis le plaisir que j'avais éprouvé en apprenant par Hugo qu'elle se souvenait encore de moi. Elle devina alors que j'avais vu la lettre qu'elle lui avait écrite.

Hugo, qu'elle avait déjà mis au courant de tout, m'apprit que M. de Ruyter promettait son consentement à notre union, si j'étais le médecin, qui avait sauvé la vie à son fils, comme Marie le présumait. M.me de Ruyter avait aussi fini par céder aux prières de sa fille. Cette nouvelle remplit

mon cœur de joie et de reconnaissance envers Dieu, qui m'ayant soutenu dans toutes mes épreuves les avait menées à une heureuse fin.

Obtenir la main de cette Marie que je chérissais depuis ma plus tendre enfance, était sans doute pour moi un bonheur bien grand; mais il n'aurait pas été complet, si je n'avais eu la conviction que Dieu lui-même permettait qu'elle devînt ma compagne sur cette terre.

Nous étions rentrés depuis plus d'une heure dans la maison, lorsque les parents et le second frère de Marie arrivèrent. M. et M.me de Ruyter m'embrassèrent avec joie, et me reçurent comme si j'eusse été leur propre enfant.

Le jeune de Kerkem apprit avec assez d'indifférence que Marie allait devenir mon épouse, ce qui fit dire avec un peu de dépit à M.me de Ruyter: „Je croyais être sûre que M. de Kerkem aimait ma fille, je vois maintenant qu'il n'aimait que sa fortune.“ Je remarquai qu'elle s'applaudissait toujours davantage de me confier le sort

de sa fille bien-aimée. Elle me témoignait une affection que je partageais bien sincèrement; car je lui portais tout l'amour d'un fils.

Dès le lendemain M. de Ruyter envoya chercher mon père dans sa voiture. L'entrevue de ces deux vieillards fut touchante et arracha des larmes à tous ceux qui en furent les témoins.

Peu après mon retour je recommençai à pratiquer la médecine avec le même succès qu'à mon début. Mon père avait vendu ses perles pour une somme très-considérable. Sur les informations prises à Lisbonne par M. de Ruyter, le gouvernement se déclara l'héritier des trésors que nous avions apportés de l'île; mais d'après les lois du pays il nous en revint une très-grande part, et malgré les différentes déductions qui furent faites, il en resta cependant assez pour qu'on comptât la famille Risse parmi les maisons opulentes d'Amsterdam. Mon père abandonna tout son traitement arriéré à un hospice d'orphelins, et il se contenta de la somme qui fut fixée pour

sa retraite et qu'il trouva suffisante pour ses besoins. Il me fit don de la plus grande partie de ce qu'il avait retiré de la vente des perles et de la succession portugaise, et je destinai ce présent à l'achat et à l'ameublement d'une maison pour moi et Marie.

Enfin, je me mariai trois mois après mon retour. L'ecclésiastique qui bénit notre union, était un vieillard vénérable; je lui avais raconté plusieurs de mes aventures, ce qui l'engagea à prendre pour texte de l'allocution qu'il nous adressa, ces paroles de l'apôtre Saint Paul aux Romains, chapitre VIII, verset 28: „Or, nous savons que toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu, savoir, à ceux qui sont appelés, selon le dessein qu'il en avait formé.“

Il y a maintenant bien des années que je suis l'époux de ma chère Marie, et Dieu a béni notre union. Nous avons huit enfants que nous tâchons d'élever dans l'obéissance et dans la crainte du Seigneur, afin qu'un jour nous puissions lui dire: „Me voici Seigneur avec ceux que tu m'as

donnés, et dont l'âme immortelle était confiée à nos soins.«

Pendant ce temps, nous avons souvent éprouvé des moments de tristesse et d'angoisse, causés par les maladies et les peines de tous genres, inséparables de notre pauvre humanité. Mais quelles qu'aient été mes souffrances, je ne me suis jamais trouvé malheureux, parce que j'ai toujours pu aller avec confiance à la source unique de toute véritable consolation.

La mort de mon père et celle de M. de Ruyter nous ont arraché bien des larmes, nous ont laissé bien des regrets. J'ai pleuré en recevant leurs dernières bénédictions et leurs derniers soupirs. J'ai plus d'une fois arrosé de mes pleurs la terre qui recouvre leurs dépouilles mortelles; mais ces larmes n'étaient point amères, parce que je les quittais avec l'assurance de les revoir un jour dans la céleste patrie, où seront réunis à jamais tous ceux qui auront cru. Je ne veux pas parler de cette foi morte, mais de cette foi vivante et efficace, fertile en bonnes œuvres, telle que

la Parole de Dieu la demande, et telle que je l'avais aussi vue en mon père, depuis le moment où je l'avais retrouvé jusqu'à sa mort.

Nous avons conservé la mère de Marie; elle demeure alternativement chez l'un ou l'autre de ses enfants. J'ai encore eu la douce satisfaction de revoir le digne ecclésiastique qui s'était chargé de ma tutelle, et de pouvoir lui témoigner ma reconnaissance en plusieurs occasions.

Différentes circonstances avaient déterminé mon ami Hugo de se mettre à la tête d'une maison de commerce que son père possédait à Cologne.

Après la mort de nos parents, je sentis naître en moi le désir de revoir ma patrie, et comme l'air humide de la Hollande convenait peu à la santé délicate de Marie, j'ai acheté une maison à Cologne, où nous demeurons depuis plusieurs années, et où je continue la carrière dans laquelle Dieu m'a fait entrer.

Me voici arrivé au terme de l'histoire de ma vie, et quand je reporte ma pen-

sée sur les situations diverses dans lesquelles je me suis trouvé, il ne me reste qu'à m'écrier : Dieu a tout fait pour le mieux. Oui, j'en suis convaincu maintenant par une longue expérience : Celui dont le regard puissant embrasse d'un seul coup d'œil l'immensité des cieux et de la terre, veille en particulier sur chacun des enfants des hommes, et par conséquent sur moi. Ce Dieu de miséricorde et d'amour a réglé ma destinée avec la sollicitude du plus tendre et du meilleur des pères, de telle sorte qu'à chaque instant du jour je voudrais pouvoir louer l'Éternel. O mon âme, bénis donc l'Éternel et n'oublie pas un de ses bienfaits! Mon âme, bénis l'Éternel et que tout ce qui est au dedans de moi bénisse le nom de sa sainteté! Je me sens parfois si pénétré des bienfaits de Dieu, que je voudrais avoir cent bouches pour chanter sa gloire, célébrer sa puissance et louer à jamais sa bonté infinie!

FIN.

